FAUCHER

DE ST. MAURICE

RB137,533

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

Prof. David M. Hayne

No. 290

FAUCHER DE ST. MAURICE

Bien à vous

Faucher de Saint-Maurice

AVANT-PROPOS

Il nous semble que le proverbe " *Nul n'est prophète en son pays* " a été fait pour le Canada. Nous avons souvent été frappé du peu de justice avec lequel on juge les hommes qui poussent l'audace jusqu'à vouloir sortir des rangs du vulgaire, ou ceux qui ont commis le crime de s'imposer à l'attention du public par la seule force de leur supériorité et de leur talent. En politique, un adversaire, quand il n'est pas un idiot ou un homme de rien, est invariablement un spéculateur ou un intrigant. Un journaliste se mêle-t-il à une polémique qui soulève

l'opinion, de suite on scrute sa vie privée pour y trouver des motifs d'intérêt personnel, et l'on s'efforce de rabaisser la valeur de ses écrits. Un orateur ou un conférencier fait-il parler de lui, il se trouvera toujours plus de malveillants pour l'attaquer méchamment que de critiques honnêtes pour l'apprécier avec justesse. Une œuvre de mérite parvient-elle à la connaissance du pays, le poète, le peintre ou le sculpteur qui aura contribué d'autant à la gloire des arts et de la littérature parmi nous a beau faire, il ne sera jamais à la hauteur du plus médiocre étranger dont le nom nous sera venu d'au delà l'Atlantique. Et ce n'est rien auprès du plaisir qu'on se donne à vouloir éteindre tout flambeau qui s'allume, dénigrer toute œuvre ou toute idée nouvelle, et décourager les JEUNES qui cherchent à prendre leur vol vers les sphères lumineuses de l'intelligence ou du génie.

Il n'y a guère que le clergé qui ait

échappé, en général, à cet esprit mesquin, mais comme il doit payer lui aussi son tribut à la petitesse des hommes, on ignore, de parti pris, la valeur des théologiens, des savants, des écrivains et des orateurs sacrés que l'Eglise a produits en si grand nombre dans notre pays.

Notre but, en publiant une série de biographies canadiennes, est de réagir contre cet état de choses. Le meilleur moyen de réussir est de faire connaître les hommes sous leur vrai jour. Il y a dans la plupart des hommes de valeur du bon et du mauvais,—assez de bon pour les faire estimer de ceux qui les connaissent, et assez de mauvais pour les faire vilipender par ceux qui veulent s'employer à ce métier anti-patriotique.

On nous dira plus tard si nous avons jugé avec impartialité le talent, le caractère et les œuvres de nos compatriotes éminents. Il nous faudra parfois être sévère dans nos appréciations, car si l'injure doit être épargnée, la vérité doit être

dite ; mais nous essaierons de nous mettre toujours au-dessus du préjugé, de l'esprit de parti et de la malveillance. Et si nous réussissons à faire comprendre que nos *grands hommes* ne sont en aucune façon les inférieurs des *grands hommes* de l'étranger, et à faire monter le niveau de notre amour-propre national, nous croirons avoir fait une œuvre utile à notre pays.

LOUIS-H. TACHÉ.

Ottawa, octobre 1886.

M. FAUCHER DE ST-MAURICE

L'homme dont nous allons étudier le caractère, la vie et les œuvres, est un type d'une piquante originalité, un grand cœur, une belle intelligence, et, sous des dehors quelque peu frivoles, un érudit qui étonne souvent ceux-là même qui sont le plus habitués aux ressources fécondes de son esprit et de sa mémoire.

Porteur d'un beau nom qu'il a rendu désormais inoubliable parmi nous, M. Faucher de Saint-Maurice possède un extérieur sympathique, fait pour commander l'admiration, pour inspirer l'amitié. Taille

élégante, figure martiale, tantôt grave et triste, tantôt gaie et animée, selon que ses yeux, fidèle miroir de sa pensée, expriment la joie ou la tristesse. Rien dans cette physionomie qui ne soit caractéristique, depuis la moustache et l'impériale de rigueur pour un capitaine d'infanterie française, jusqu'à cette chevelure noire abondante, que l'âge parsème déjà de quelques cheveux blancs.

A l'heure actuelle, M. Faucher de Saint-Maurice fait de la politique... mais comme s'il s'était égaré dans cette carrière d'où l'on ne sort pas quand on veut, une fois qu'on y a fait le premier pas. Cela n'empêche point que la littérature, qui fut la maîtresse de sa vie et la meilleure amie de sa gloire, le rappelle à elle de fois à autres, comme pour mieux faire regretter l'absence de son enfant prodigue. Il n'y a qu'à lire les pages émues qu'il

jette parfois dans les colonnes de son journal, pour se convaincre de la joie qu'il éprouve, du repos que cela lui donne, de l'oubli des tracas politiques qu'il en retire, quand il peut s'asseoir tranquillement sous l'œil de sa muse et donner cours à son cœur, à son imagination, à son tempérament, en parlant de la France, de la patrie, de ceux qu'il a connus ou aimés. Le jour n'est peut-être pas éloigné où il reviendra pour de bon à ses premières amours, et ce jour-là sera un jour béni.

M. Faucher vit par le cœur et l'imagination. Le cœur ! c'est ce qu'il a meilleur et de plus vrai. Incapable de haîne, pardonnant et oubliant le mal qu'on peut lui faire ou lui vouloir, bienveillant et affable envers tous, n'yant rien à lui qui ne soit aux autres, heureux quand il rend service, reconnaissant du désir qu'on

peut avoir de lui être utile comme de l'action elle-même, il a des adversaires, mais il n'a pas d'ennemis. Et ses amis ne se comptent pas, si l'on entend par *amis* tous ceux qui seraient heureux d'être les siens et qui n'attendent qu'une occasion pour le devenir.

Et quelle imagination que la sienne ? imagination vive, frappante, aidée d'une mémoire prodigieuse qui le transporte d'un coup d'aile dans des pays merveilleux, sous des cieux inconnus, dans des ordres d'idées que d'autres ne pourraient aborder qu'après de longues études,— imagination féconde qui lui fait embrasser les plus légers détails, et lui prête l'œil observateur d'un peintre, l'inspiration d'un poète, l'esprit d'analyse d'un savant.

Et avec quelle abondance il retrace toutes ses impressions, dans un style facile, imagé, toujours original. Nul mieux

que lui ne sait interrompre la monotonie d'un récit, varier ses sujets, et passer tour-à-tour de la gaîté à la tristesse, de la plaisanterie à la gravité.

Son imagination se prête au besoin des circonstances. S'agit-il d'inventer une histoire, de donner un passé à ce qui ne date que d'hier, de bâtir un roman à l'occasion, il excelle à remplir cette tâche. On a prétendu déjà, je crois, que M. Faucher de Saint-Maurice était du Midi de la France. Il a certainement des titres à cette origine ; et nous trouverions tout naturel de le voir essayer, quelque jour, de faire croire à ceux qui l'ont tenu sur les fonts baptismaux qu'il est né sur les bords de la Garonne. Il serait capable d'y réussir.

Le caractère de M. Faucher de Saint-Maurice se lit dans ses œuvres comme dans un livre ouvert. Prenez un de ses

volumes, au hasard : peu importe lequel ! Vous y trouverez l'auteur dans ce qu'il a de plus intime, vous suivrez les impressions de son esprit et de son cœur, vous pourrez décrire son caractère comme si vous le connaissiez de longtemps. Tantôt c'est la gaîté qui règne, gaîté joyeuse, bruyante, franche et communicative ; — tantôt c'est la tristesse, mais une tristesse profonde, morne, qui fait peine à voir, tant elle ressemble à la désespérance. Une autre fois, il est sous l'empire d'une mélancolie douce, tranquille, pleine de charme, qui donne plus de bonheur que le rire. Et soudain, sans transition, à la vue d'un drapeau, en présence d'un grand homme, au souvenir d'un ami, le patriotisme, l'enthousiasme, l'émotion s'emparent de lui. Sa voix résonne comme un clairon, il fait l'apothéose du héros, il chante la grandeur de l'amitié. Chez

cet esprit d'élite, dans cette nature sensible et impressionnable, tous les sentiments nobles et vrais trouvent un écho. Il se laisse entraîner, subjuguer, et son humeur suit les fluctuations de ses sentiments. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu couché sous le poids d'ennuis parfois imaginaires, redevenir tout à coup le plus insouciant et le plus gai causeur du monde. C'est une nature de poète, et s'il a peu écrit dans la langue d'Homère et de Corneille, c'est probablement que son imagination est trop bohême pour s'astreindre aux règles de la versification. Toutefois sa prose vaut bien des poésies qui ont donné la gloire à leur auteur.

Pour le bien juger, il faut le suivre dans sa vie d'abord, dans ses œuvres ensuite.

***

Il y a sur les bords du St-Laurent, à quelques lieues en bas de Québec, un endroit charmant, véritable nid d'arbres et de fleurs, dont le nom est aussi joli que le site en est bien choisi. Le fleuve étend aux pieds de Beaumont sa large nappe verdâtre, par delà laquelle les Laurentides ferment l'horizon. Une population saine et vigoureuse y conserve religieusement les vieilles habitudes françaises, et nul endroit n'était plus digne d'être le berceau de l'homme distingué que nous étudions dans cette biographie.

M. Faucher de Saint-Maurice naquit donc à Beaumont, le 18 avril 1844. On était au lendemain de ces années sombres et néfastes qui virent tomber sur l'échafaud les martyrs de la race française

en Canada. Un régime nouveau venait de nous être donné, et le pays se reposait dans un calme relatif des fatigues morales de ces temps d'agitation et de luttes pour la liberté. Le bas de la province n'avait pas subi le choc de ces luttes comme le district de Montréal, mais on conservait plus qu'ailleurs peut-être le culte de la France, et comme ailleurs aussi on avait travaillé à la cause commune.

On peut donc attribuer aux impressions de son enfance cet ardent amour de la France qui a toujours animé M. Faucher de Saint-Maurice. A l'âge où les récits du coin du feu créent les souvenirs les plus persistants de la vie, l'enfant reçoit pour toujours le germe des idées dont il aime plus tard à se nourrir ; et il ne faut pas s'étonner si l'homme révèle à l'âge mûr les rêves secrets et les

imaginations enthousiastes de ses premières années.

L'époque qui suivit l'Union vit pendant longtemps régner l'incertitude dans les esprits ; et dans les familles, le soir, aux heures de rassemblement devant le poêle, en parlant de l'avenir, on évoquait le souvenir des combats et des troubles de 1837-38. Le jeune Faucher écoutait pieusement, et sa mémoire gardait le souvenir de toutes ces choses. Aussi ne sommes-nous pas surpris de le voir un jour abandonner ses études de droit à peine commencées pour se lancer dans une vie d'aventures qui se présentait à lui avec l'attrait de l'inconnu et du nouveau, — telle que ces femmes jeunes et brillantes, qui séduisent à première vue, mais sur lesquelles l'illusion disparaît dès qu'on les voit de plus près ou qu'on les connaît mieux.

La guerre du Mexique venait d'éclater ; la France envoyait des soldats vers le pays jadis illustré par le bandit Cortez. M. Faucher apprend cela ; il veut se joindre à cette expédition faite pour la cause de la civilisation et de l'humanité.

Il réfléchit à peine, se décide à partir, s'arrache des bras de sa mère désolée, et s'embarque pour l'étranger. Ecoutons-le raconter ce départ.

" On a beau avoir vingt ans et de l'enthousiasme, cela donne toujours des spasmes à l'âme lorsque l'on quitte son pays, une première fois. Je suivis tant que je pus le faire les vagues de notre grand fleuve miroitant au soleil couchant, et il me semblait que mon cœur navré s'en allait, à mesure qu'elles disparaissaient à l'horizon.

" Ce que c'est pourtant qu'une goutte d'eau, lorsqu'elle s'appelle le St-Laurent, et qu'elle coule dans la patrie ! Jamais je ne l'ai trouvé aussi beau que ce soir là : je ne puis dire s c'était par un effet des sombres idées où j'étais plongé, mais il paraissait avoir un peu de cette coquetterie qu'a une poitrinaire lorsqu'elle va mourir."

En passant à New-York, M. Faucher prit goût à la grande métropole américaine et y demeura quinze jours. Il portait un costume d'officier anglais, déterré à Québec avant son départ, et attirait un peu l'attention des *Yankees* qui n'étaient pas habitués à la vue de l'uniforme britannique sur leur territoire. Un soir, au théâtre, sur le devant de la loge qu'il s'était payée à même les épaves de son maigre gousset, on lui fit des honneurs tout à fait inattendus. Des bouquets destinés aux actrices prirent la direction de la loge où trônait le jeune officier. Un monsieur obligeant vint même le prévenir de se garer des pick-pockets. Ce fut avec un mouvement superbe que M. Faucher se retourna, et portant la main sur la poche de son habit :

— Parbleu ! si l'on m'avait volé ! s'é-

cria-t-il, oubliant de remercier son prudent aviseur.

Tête de l'ami qui accompagnait l'imperturbable officier !

Après un voyage d'environ un mois, M. Faucher arrive au Mexique.

On était sous le règne de la terreur. Juarez gouvernait par le massacre, le vol, le pillage et l'infamie. Un immense cri de désespoir planait sur le pays, et les voix des victimes se perdaient au milieu des blasphèmes des bandits. Le drapeau français, dernier emblème de liberté, était sali, insulté, traîné dans la boue ; quiconque se réclamait de sa protection était jugé coupable de haute trahison. La cause de la civilisation était atteinte en plein XIXe siècle, les cris de liberté étouffés, les appels de secours impuissants. En Europe la presse s'était émue, on lisait avec frémissement le récit de

ces hontes,de ces horreurs, mais personne ne répondait à l'appel. Il fallait que la France, protectrice des opprimés, se levât enfin pour aller combattre Juarez et rendre le Mexique à la civilisation.

Laissons M. Faucher de Saint-Maurice définir la position de l'armée française, dans ce pays sauvage et inconnu :

" Au milieu de ces scènes de meurtre et d'abomination, l'armée française, calme, intrépide, l'arme au bras, accomplissait noblement sa mission. A l'assassinat, elle ne répondait que par la douceur et les bons traitements envers les prisonniers qui lui tombaient sous la main ; aux vols et au pillage, elle opposait la plus stricte honnêteté dans ses transactions avec la population ; à la duplicité et à la couardise, elle offrait en spectacle son sang et son incroyable dévouement.

" Mais à quoi pouvait servir tout cet esprit d'abnégation et de sublime sacrifice, en face de gens habitués à ne faire la guerre que comme but d'existence, à ne gagner leur pain quotidien qu'au moyen de *pronunciamentos !*

" Au Mexique, faire un pronunciamento, c'est s'accrocher un sabre au côté, se mettre un pistolet

au poing, un bandeau sur la figure pour ne pas être reconnu, puis aller attendre au coin d'un bois, au fond d'un ravin, le voyageur et la diligence qui vont passer, et là, voler au premier tout ce qu'il possède, après l'avoir assassiné. Faire un pronunciamento, c'est se donner un brevet de colonel ou de général, et profiter de l'obscurité de la nuit pour massacrer, jusqu'à ce que les bras tombent de lassitude, ses concitoyens, ses parents, ses amis, sous prétexte que le salut de l'Etat l'exige. Faire un pronunciamento, c'est voler son pays, sa mère, sa femme, son église ; c'est de vice-royauté espagnole devenir successivement indépendant, empire, gouvernement provisoire, république fédérative, république centrale, dictature absolue, république centrale de nouveau, république simple, gouvernement provisoire, empire une seconde fois, puis anarchie ; c'est, pendant cinquante-quatre ans, marcher jusqu'aux genoux dans le sang de la guerre civile, et regarder passer avec ce petit air de nonchalance créole qui sent la pointe d'un stylet, treize dictateurs, trente-un présidents, et les cadavres de deux empereurs assassinés ! Faire un pronunciamento, c'est se rendre à l'histoire par le sentier du bagne.

" C'était en face de cette vile crapule que le devoir avait placé le soldat français, accoutumé à ne lutter que contre un ennemi loyal et courageux,

et qui, après douze mois de pareille guerre, ne pouvait encore s'habituer à se convaincre que la nature eût fait du peuple mexicain une monstruosité morale. L'écorce était gangrenée, disait-il, mais le cœur devait être encore bon ; le principal était d'engager ces gens à suivre les exemples de grandeur d'âme qu'on leur montrait, et le troupier, avec cette sainte idée, allait toujours, courbant le dos sous l'exigence de la consigne que lui criaient ses supérieurs :

" — Patientez ! patientez toujours !

....

" Nuit et jour, c'étaient des marches et des contremarches, par la pluie, par le vent, par le soleil : des alertes, des combats disproportionnés, des victoires impossibles et des chasses échevelées livrées à un ennemi qui faisait la guerre comme le jaguar de ses forêts, en se glissant en tapinois derrière un quartier de rocher, y attendant à l'affût le moment de bondir sur la victime et de promener doucement sa patte sur ses chairs sanglantes, pour ne pas trop user ses griffes.

" Voilà la guerre à laquelle se sont brisées pendant six ans les troupes françaises au Mexique. Les diplomates ont appelé cela l'intervention, l'étranger un coup de main, l'Europe une vie de guérilleros, et le soldat qui tirait son coup de ca-

rabine, tombant et mourant silencieusement, l'appelait simplement son service."

M. Faucher de Saint-Maurice a fait la campagne du Mexique comme officier d'ordonnance d'abord, et plus tard comme capitaine stagiaire du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Cela dura trois ans : trois ans de privations, de fatigues, d'ennui, d'alertes, dont on ne saurait se faire une idée juste sans lire le récit qu'il en fait dans " *de Québec à Mexico.* "

" Depuis trois ans," dit-il, " le sang de la France était là qui coulait inutilement pour la régénération de cette race maudite. Bien des nobles intelligences, bien des officiers pleins de jeunesse et d'avenir étaient tombés le long de ces étapes sans haltes, qui se faisaient à la poursuite d'un ennemi insaisissable. Les croix de bois du chemin commençaient à se grouper trop nombreuses, et autour du feu de chaque bivouac, dans la chambrée de chaque caserne, s'élevaient des murmures contre la politique de l'empereur Maximilien, toujours inclinant vers la clémence et la

douceur, et, avec ce système philanthropique, faisant des amnistiés de la veille les bandits du lendemain."

Enfin l'armée française fut rappelée. Le Mexique était devenue une mare de sang, et il n'y avait plus d'espoir pour le recouvrement de sa liberté.

" La tranquillité n'était plus trouvée que dans les rares endroits que protégeaient encore les plis du drapeau de la France, de ce drapeau qui venait de recevoir l'ordre de s'en retourner flotter sur le sol de la patrie. A mesure qu'il se retirait, on voyait des familles entières s'asseoir auprès des ruines fumantes de leurs habitations, puis sangloter amèrement sur les cadavres de leurs enfants assassinés. Les lueurs rougeâtres de l'incendie annonçaient partout les progrès que faisaient les terribles bandes ; la mare de sang allait grandissant toujours, et quand le dernier peloton d'arrière-garde fut embarqué, quand le dernier clairon eut jeté sa dernière fanfare à l'écho des Cordillères, une immense clameur s'éleva des ruines de ce pays de malédiction.

" La révolution venait de lutter avec les principes du droit et la sainteté de la justice. A force d'ignominies et de lâchetés, elle avait réussi à les

navrer de dégoût, et maintenant qu'ils partaient, elle riait aux éclats, en contemplant l'immense champ qui allait être ouvert à ses appétits sanguinaires."

Le 4 juin 1865, le capitaine Faucher s'embarquait à Vera-Cruz pour revenir au pays, blessé, mais emportant la satisfaction d'une campagne qui vaut bien des vies de combat et de gloire.

Rappelons en passant que notre officier, ayant alors vingt ans à peine, fit quatre campagnes, assista à onze combats, à nombre d'escarmouches, fit les sièges d'Oajaca et de Saltillo, eût un cheval tué sous lui, reçut deux blessures, se vit citer deux fois à l'ordre du jour de l'armée, et fut fait prisonnier de guerre à la suite d'une rencontre au col de la Angostura.

Sur le point d'être fusillé au soleil levant,— c'est, là-bas, l'heure des exécu-

tions,— il fut échangé, la veille au soir, contre un général ennemi.

C'était l'échapper belle.

Outre la médaille du Mexique, la croix de l'ordre militaire de la Guadeloupe, qu'il reçut de la main de feu l'empereur Maximilien, devant le front de bataille du 3me Zouave, 18 avril 1865, fut la juste récompense de sa conduite.

La croix de la légion d'honneur est venue, quelques années plus tard, réparer un oubli et confirmer ses titres à ces distinctions militaires.(1)

A son départ pour le Mexique, M Faucher de Saint-Maurice n'avait fait que quelques pas dans le monde. Il s'en était allé avec le lourd bagage de ses illusions et de son inexpérience. Quand

(1) Nous empruntons ces quelques détails à M. Achintre.

il revint, après trois ans, ce n'était plus un enfant, c'était le jeune homme vieilli prématurément par les sacrifices, les privations, et la vue de bien des côtés douloureux de la vie. Il n'y a rien comme de voir les hommes et les choses de près pour bien former un caractère. La souffrance est le creuset où les grandes âmes se trempent, et sa campagne militaire avait valu au capitaine Faucher la révélation de sa propre valeur. Aussi revenait-il avec la satisfaction, disons le mot, avec l'orgueil de ce qu'il avait fait. Il sentait en lui-même l'étoffe d'un homme, et ce fut, le talon sonnant, la démarche militaire, et avec cette fierté d'allures qui ne l'a jamais quitté depuis, qu'il rentra dans sa ville natale. Qu'allait-il faire?

Peu disposé à reprendre ses études de droit interrompues par le désir de voir le monde, il décida d'embrasser la carrière

des lettres, et il accepta, au palais législatif à Québec, une position qui devait lui laisser des loisirs. Quinze années le virent siéger tranquillement à ce poste très absorbant pendant les sessions de la législature. Mais lorsque les députés du peuple désertaient les banquettes parlementaires pour rentrer au foyer, M. de Saint-Maurice se trouvait maître de son temps. Ce fut pendant ces intervalles qu'il écrivit la plupart des œuvres que nous retrouvons aujourd'hui dans les volumes suivants :

De Québec à Mexico, 2 volumes ;

A la Brunante ;

De Tribord à Babord ;

Choses et autres ;

Promenades dans le golfe.

En 1867, M. Faucher de Saint-Maurice épousait Mademoiselle Joséphine Berthelot d'Artigny, femme de beaucoup

d'esprit, qui pouvait, si elle l'eût voulu, marcher sur les traces de Mme de Sévigné.

En 1881, il déserta la vie de bureaucrate et s'embarqua dans la politique. Son comté natal lui donna un siège au parlement de Québec, et depuis, l'ancien officier d'ordonnance combat vaillamment, quoique en amateur, dans les champs de la politique et du journalisme. Comme jadis, il est toujours au premier rang, les armes bien fourbies, traitant l'ennemi avec autant de générosité que de bravoure. Il serait à désirer que plus de politiciens et de journalistes prissent exemple sur lui. M. Faucher n'oublie jamais que c'est en respectant ses adversaires que l'on commande le respect et l'estime de soi-même ; il est de ceux qui croient que la droiture est le plus sûr che-

min du succès, et la vérité la meilleure arme de combat.

La politique ne lui a pas fait oublier complètement la littérature. Son nom paraît assez fréquemment dans les journaux, au bas de remarquables travaux littéraires, historiques ou autres. Québec, Montréal et Ottawa ont le plaisir de l'entendre donner des conférences qui ne manquent jamais de rassembler des auditoires d'élite.

Nous ne savons ce que l'avenir lui réserve, mais qu'il soit appelé à siéger dans le Conseil-exécutif de sa province, à présider l'Assemblée législative à Québec, ou à occuper un haut poste administratif, toutes choses possibles, il saura faire honneur à sa position et à ses compatriotes.

***

Dès ses premiers écrits, M. Faucher de Saint-Maurice se distingua par cette originalité de style, cette fécondité d'imagination et ce talent descriptif qui font le charme de ses œuvres. On se sent emporté par la verve persistante avec laquelle il retrace ses impressions et par le talent qui préside à l'enchaînement des idées. En quelques pages, il parle de dix choses aussi peu semblables que l'eau et le feu, de pays différents, avec une liaison parfaite et en conservant, jusque dans les détails, la *couleur locale*.

En racontant une légende il trouvera moyen d'étudier le spiritisme et la science du merveilleux. En abordant sur une île, il pensera à faire une thèse sur sa formation géologique et sous-marine. En

voyageant sur mer, il étudiera les secrets de l'océan et de ses profondeurs. En présentant un ami, politicien ou littérateur, soldat ou marin, il saura rappeler des souvenirs intimes ; faire des considérations sur l'économie politique, parler de stratégie militaire, ou rappeler quelque grande épopée navale.

Mais suivons-le à travers ses œuvres.

De Québec a Mexico est un récit charmant, rempli d'incidents, d'anecdotes et de descriptions, de sa campagne du Mexique. Ces volumes, publiés quelques années après son retour au Canada, ont été écrits à l'aide de sa mémoire et de quelques notes jetées jadis sur des feuilles éparses, le soir au feu du bivouac, ou sous les balles de l'ennemi ; ce qui fait que la fantaisie et l'exactitude se disputent la palme dans ces pages dont

le charme et l'entrain seuls ne sont pas discutables.

Nous avons déjà cité " de *Québec à Mexico* ". Quelques autres extraits compléteront l'étude de ces volumes.

L'auteur raconte son arrivée au Mexique :—

" Le spectacle qui nous attendait au lever du soleil était vraiment admirable.

" Nous voyagions en plein cœur de terre chaude.

" Par les stores soulevés de la voiture, les senteurs embaumées des forêts de manguiers, d'acajou, de bananiers, de magnolias, de palmiers et de bois de rose nous arrivaient sur les ailes du vent. Autour de nous voltigeaient des myriades d'oiseaux-mouches, de colibris, de perruches, de perroquets, d'aras et de becfigues effrayés par les pirouettes fantastiques des singes du bois : sur notre tête, l'azur du ciel des tropiques, et devant nous, fier et immense, se dressait le premier chaînon des Cordillères.

" Nous étions tout yeux et tout oreilles pour écouter la voix tantôt suave, tantôt stridente ou ironique de l'oiseau moqueur, pour contempler la marche nonchalante et pleine d'ivresse du paon

sauvage, pour suivre les bonds gracieux de la gazelle mexicaine qui fuyait rapide comme la flèche, devant le bruit de la diligence ou le frôlement mystérieux des lianes et des vanilles dont les arabesques capricieuses étaient dérangées à tout moment par la brise qui passait. Des nuages de papillons couraient à travers tout cela, e rien de plus joli que de voir ces légers sylphes, nuancés de toutes les couleurs possibles, décrire par milliers leurs valses fantastiques, venir baiser amoureusement du bout de l'aile les fleurs du tropique qui, les jalouses, luttent de coloris avec eux, puis tout à coup les quitter étourdiment pour aller s'abattre autour d'une mare stagnante, au milieu du chemin, s'y rafraîchir un instant et disparaître encore aux yeux du touriste stupéfié, qui croit n'avoir qu'à tendre son chapeau pour y retenir prisonniers ces petits rois de l'air.

" Tous ces parfums, ces chants d'oiseaux, ces fleurs si suaves, ce soleil si pur, feraient de la terre chaude un Eden, si ces odoriférantes senteurs ne cachaient pas des poisons aussi subtils que ceux de la Borgia ; si ces pétales ravissantes, blanches comme les perles que découvre le sourire d'une coquette, ne couvraient le hideux scorpion, le venin foudroyant de cet imperceptible bijou, le serpent coral ; si enfin, ce ciel serein et poétique n'emprisonnait sous sa coupole bleue,

comme les dahlias mythologiques de l'Inde, des miasmes terribles et des fièvres mortelles.

" Cette nature, qui donnait des rêves de feu au grand Humbolt, s'étend jusqu'aux pieds des Chiquihuites, et quand la lourde voiture a gravi les pentes escarpées de cette première artère des Andes, alors se déroule devant le touriste émerveillé un spectacle étourdissant.

" Il peut admirer, à ses pieds, tout ce qui l'a étonné depuis le matin.

" Une partie de la terre chaude est là dans cette vaste plaine qui, toute haletante sous les brûlantes caresses du tropique, court se baigner dans la baie de Campèche. La brise est plus tiède, et sa poitrine peut s'emplir à volonté de ses fraîches émanations ; car bientôt la terre tempérée va venir donner une poignée de main à sa sœur, la *tierra calienle*.

" Si, fatigué par la vue de toutes ces forêts vierges dont les ombres épaisses sont tranchées, ici et là, d'un rayon de soleil curieux sans doute de surprendre les mystérieures amours du jaguar ou les haineuses délibérations du conseil de guerre des *guerilleros*, il cherche quelque chose pour ne plus rêver à cette chatoyante poésie, il n'a qu'à promener ses regards sur les ravins et les abîmes qui l'entourent, pour tomber dans le réalisme de l'existence. Il y verra des canons de

bronze de 32, abandonnés sur la route depuis fort longtemps, et des centaines de cloches décrochées des beffrois de leurs monastères et de leurs couvents par la main patriotique de Juarez, et que l'intervention n'a pas eu le temps de rendre à leurs vieux murs tout étonnés de n'y plus entendre la voix argentine de l'*Angelus.* "

Ces pages ne dépareraient pas les œuvres des grands maîtres. Elles portent le cachet du génie et seul un grand artiste pouvait atteindre à cette force de description.

M. de Saint-Maurice se sent pris de honte à la vue des sacrilèges et des actes de vandalisme des satellites de Juarez, en face des ruines qui jonchent cette terre du Mexique.

" Il fait peine de voir ces vieilles églises pleines de pieux souvenirs, ces majestueux couvents remplis de choses précieuses pour l'art, s'affaisser et mourir lentement sous la pioche du démolisseur ; de contempler, comme je l'ai fait plus d'une fois, ces crânes blanchis, ces tibias, ces ossements de moines et de religieuses que l'on force à se lever

et à s'en aller dormir dans un cimetière quelconque loin des stalles que la mort leur avait assignées. Tous ces débris de crucifix, ces fragments de sanctuaires, ces tessons de vitrines peintes font mal à l'âme et au cœur, et l'on se sauve bien vite et bien loin, en se bouchant les oreilles, pour ne pas entendre le bruit sec et sarcastique du marteau de l'homme fossoyeur. Chacun de ses coups serait capable d'enfoncer sur votre front la couronne d'épines du doute, et avec elle le mépris des hommes et d'une société qui ne sait plus rien respecter, pas même les tombeaux et les choses saintes."

Tenté de raconter bien des trahisons couvées contre Maximilien, il brise sa plume. Il jette une imprécation contre "ces serpents réchauffés par la faveur impériale," s'étonne de la confiance aveugle de l'empereur dans son entourage, et explique sa tolérance par l'occupation constante de sa pensée vers ses rêves de progrès et de liberté :—

" Autrement," dit-il, " c'en serait assez pour faire prendre en horreur une société capable de

tolérer des abominations qui auraient fait rougir Sodome et Gomorrhe. C'est un mal que de laisser errer sa pensée sur ces abîmes du crime et de la dégradation ; car l'âme se laisse insensiblement emporter par le roulis du doute, si elle ne rencontre sur son chemin quelque chose qui puisse la sauver et l'engager à ne plus se souvenir. Pour cela, il suffit toujours du serrement d'une main amie, de la vue d'un homme de bien. Je profite donc du moment où l'une de ces figures bénies passe à mes côtés, pour faire halte et en crayonner rapidement le portrait."

Et voici comment il s'acquitte de cette tâche :—

" Maximilien par sa taille haute, svelte et bien découplée aurait passé volontiers pour un bel homme, parmi un corps d'officiers de la cavalerie autrichienne, où tous les hommes sont beaux. Dans la limpidité de son œil bleu venaient se refléter cette bonté et cette clémence ineffaçables qui ont marqué tout son règne —les condamnés à mort étaient presque tous commués— et sa figure pleine d'expression et d'intelligence était encadrée par de longs et soyeux favoris blonds.

" L'instruction de l'empereur était bonne et solide.

" Archéologue très érudit et naturaliste distingué l'empereur était aussi d'une jolie force sur les sciences exactes.

" Lorsqu'il était officier de marine, il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe ; je tiens cela de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Manry.

" Suivant l'habitude des militaires autrichiens, qui, presque tous, parlent deux ou trois langues vivantes, il en parlait sept avec une facilité et une éloquence presqu'incroyable, et, pour ma part, je lui ai entendu prononcer un discours anglais que bien certainement n'aurait pas désavoué un élégant de Hyde-Park.

" Nature de poète et d'artiste, doublée des vertus énergiques et chevaleresques du soldat, Maximilien ne restait pas inactif au milieu des rares loisirs que lui laissaient ses travaux administratifs et la régie des affaires.

" Il faisait des vers, ou écrivait ses mémoires, et plus d'une page remplie d'exquise délicatesse, et du plus fin esprit d'observation, se trouve ainsi disséminée parmi ses œuvres posthumes."

Pour terminer écoutons l'auteur raconter comment il reçut la récompense de ses services :—

" En effet, une proclamation parue dans le

Diaro del Imperio, décrétait la création d'un nouvel ordre mexicain— la croix de l'Aigle, — frappait une médaille du mérite militaire, et reconstituait l'ordre de la Guadeloupe, fondé par l'empereur Iturbide.

" Ces signes de bon augure excitaient au plus haut point notre curiosité, car presque tout le monde se sentait des droits ou des titres de service plus ou moins appuyés, pour rêver sur sa poitrine une des nouvelles décorations.

" Enfin le 10 avril, fête de l'Empereur, parurent les décrets de nominations attendus avec tant d'impatience.

" Mon nom figurait parmi ceux des nouveaux chevaliers de l'ordre de la Guadeloupe, entre le major Tydgart, tué quelques jours après au combat de Tacambare, et le lieutenant Carrière, de la compagnie franche du bataillon où j'étais stagiaire. Nos brevets nous furent remis en présence du 3e zouave rangé en bataille sur la grande place du palais, par l'Empereur lui-même qui me serra la main avec bonté, et me demanda des nouvelles de ma blessure en me donnant quelques paroles d'encouragement qui me remplirent d'enthousiasme.

" Depuis longtemps ces choses s'en sont allées avec ma jeunesse et mes meilleures illusions : pourtant encore aujourd'hui, rien que d'y penser

je rougis de plaisir et d'orgueil en me rappelant ce tête-à-tête de cinq minutes, avec l'empereur.

"Je n'ai pas besoin d'ajouter que jusqu'au jour où, à mon tour, j'irai me coucher dans ma tombe, je serai fier d'avoir su mériter un pareil témoignage d'approbation de la part d'un homme qui a su être grand et noble partout, dans sa vie de famille, dans sa vie de souverain, et surtout au milieu de l'abandon et des trahisons qui se heurtaient et se pressaient les unes contre les autres pour assister au spectacle solennel de sa mort.

" Pour moi, ce jour là, je n'aurais pas échangé mon épée d'officier subalterne contre le fauteuil d'un sénateur. Les dangers que j'avais courus, les fatigues que j'avais endurées, la maladie dont je commençais à ressentir les sourdes atteintes, disparurent devant mon bout de ruban, et le soir, quand à la table du mess de l'état major, le capitaine Schrynmackers de la garde impériale, me porta un toast en me complimentant sur l'honneur dont je venais d'être l'objet, deux larmes de joie et de reconnaissance glissèrent à la dérobée dans mon verre de champagne.

N'est-il pas étrange que les larmes soient le seul moyen que Dieu ait donné à l'homme pour exprimer les sensations intimes d'un grand bonheur ou d'une immense douleur, — le bonheur et la douleur !— ces deux frères jaloux qui naissent

sous la gaze rose de notre berceau, et ne nous quittent qu'au froid contact du cimetière ? "

A la Brunante et *Choses et autres* forment une collection d'articles et récits publiés çà et là, dans les journaux et revues. Ce sont de jolies pages, que l'on ouvre toujours avec plaisir et qu'on ferme avec regret quand on leur a consacré quelques moments de loisir.

Mais j'arrive aux récits de la mer, " *de Tribord à Babord* " et " *Promenade dans le Golfe.* "

M. Faucher n'a pas été élevé sur les bords de notre beau fleuve sans y prendre l'amour de la mer. Dans ses récits du golfe, on retrouve une à une toutes ses courses, le souvenir de ses croisades, et la description pittoresque des régions et des rivages qu'il a visités. Il en a profité pour faire l'histoire et la monographie du golfe. Pas un endroit dont il ne

connaisse le site, les habitants et les légendes ; pas un rivage sur lequel il n'ait abordé ; pas une île où il ne se soit arrêté. Les incidents de voyage sont une occasion pour lui d'évoquer les souvenirs perdus ou oubliés dans nos archives ; les tempêtes et les brumes lui offrent le spectacle d'après lequel il fait ses descriptions ; les baies et les postes du golfe lui rappellent le travail civilisateur de nos pères. Ici c'est une page émue qu'il jette à la mémoire de nos héros ou des victimes de quelque sinistre naufrage ; là, c'est une légende, entendue au pied du grand mât, pendant que le navire filait tranquillement sous la brise. Plus loin, le souvenir d'une partie de pêche ou de chasse, le récit d'une aventure ou d'une anecdote, se retracent sous sa plume. Et tout à coup, après avoir joui de l'hospitalité d'un pêcheur ou s'être amusé d'une

partie de plaisir improvisée, ses yeux se posent sur quelqu'humble croix plantée dans le sable, ou sur quelque ruine qui atteste une tombe, des regrets, un désastre ; il pleure, il a des acents émus, il communique au lecteur ses sentiments et ses émotions. C'est à cela que se revèle l'écrivain, et sans songer au génie de l'auteur, en lisant ces pages, on se sent reconnaissant envers celui qui est capable de rendre ainsi sa pensée, dans toute sa vigueur et son intégrité, et de faire ressentir ses impressions les plus intimes.

Dans les premières pages de " *Tribord à Babord* ", l'auteur donne une description charmante de son cabinet de travail, où il a écrit ces volumes. Je laisse au lecteur à juger s'il est possible de faire une description plus spirituelle et plus parfaite :—

" Hier c'était la Pâque. Le soleil s'était levé tard mais tout endimanché, et s'amusait à agacer la neige de la rue, à l'amincir, à la fondre, puis à la forcer de fuir au milieu des mille et une cascatelles de la rigole que notre prévoyant conseil municipal fait creuser, vers la fin de mars, le long de chaque trottoir de la basse-ville de Québec.

" Des bruits printaniers montaient de la rue.

" Dans la cour du voisin, un coq chantait ses combats et ses amours. Ma chienne *Nève*, les deux pattes sur la plinthe de la fenêtre entr'ouverte, suivait de l'œil, sans faire semblant de rien, le vieux matou de l'hôtel d'en face qui, insouciant du danger, se baignait dans un rayon de soleil, et filait sur le pas de la porte son monotone ron-ron. Tout près de moi une mouche solitaire se chauffait sur la feuille d'une mignonnette en fleur, et paresseusement couché dans le vieux fauteuil de ma salle à dîner—dans ce fauteuil qu'à ses heures de débine, un homme de lettres de ma connaissance veut me forcer d'éventrer pour en faire sortir les liasses de billets de banque qu'aurait dû y cacher certain oncle d'Amérique—je me laissais aller aux douceurs du renouveau et au bonheur de me sentir vivre et aimer.

" Autour de moi de vieux camarades de voyage me regardaient, me souriaient, semblaient partager ma quiétude. Dans la panoplie du trumeau

mon fidèle sabre d'Oajaca avait repris ses reflets bleuâtres d'autrefois, et minaudait l'antique poignard de Tippo-Sahib qui, loin maintenant des palais sanglants et enchanteurs de Seringapatam, pendait mélancolique le long d'un humble coupe-chou de la milice canadienne. Mon dolman râpé, coiffé de son képi aux galons d'or noircis par la misère et le temps, se faisait balancer sur son clou par la brise qui passait, et semblait me raconter les joyeuses algarades de jadis. Les livres de ma modeste bibliothèque chatoyaient sous la lumière, et renvoyaient au soleil des titres qui rappelaient les bonnes lectures de nos nuits d'hiver, pendant qu'au-dessus du manteau de la cheminée, Musset et Murger, impassibles dans leurs cadres de bois, regardaient attentivement une gravure payée cinq sols sur les quais de Paris et qui n'en représentait pas moins la défaite du capitaine Farmer, commandant la frégate anglaise la *Québec*, amarinée, puis incendiée à la hauteur d'Ouëssant le 6 octobre 1779, par le capitaine du Couëdic, commandant la *Surveillante*.

" J'étais heureux parmi tous ces bibelots : partout où mon œil se reposait, un souvenir surgissait.

" Ce fragment de chapiteau taillé dans le plus pur marbre de Paros, avec de ces veines bleues qui font croire à du sang humain courant dans la

pierre, n'était-ce pas mon pied qui l'avait heurté en parcourant à Rome les fouilles faites dans le palais des Césars ? Ces mosaïques ravissantes, mais mutilées, ne les avais-je pas trouvées, par un jour de pluie, dans les thermes de Caracalla ? Cette anse d'amphore étrusque m'avait été donnée à Civita-Vecchia par ce bon de Vaudrimez-Davoust, tué depuis sous Metz, et moi qui aime les contrastes, je l'avais mise, dès mon retour, sur ce tesson d'argile rouge, fragment de potiche zapothèque déterré je ne sais plus comment du fond du *téocali* mexicain d'Acatlan. Et cette clef si curieusement ouvragée qui, avec ses trois trous cannelés semble prendre, de là bas, les faux airs d'un pistolet de salon, cette clef ne me rappelait-elle pas un couvent et un lieu désormais célèbres ? La pauvrette avoit souventes fois entendu psalmodier les hymnes sacrés : les parfums de l'encens et la poésie mystique des saintes litanies s'étaient souventes fois glissés par le trou de la serrure massive pour aller se perdre dans les corridors du cloître, jusqu'au jour où des coups de crosse et de sabre-bayonnette, des râles de mourants et des cris de victoire avaient fait retentir les murs du monastère, et où l'un des échappés du combat de San-Antonio avait glissé dans sa poche la clef du couvent abandonné. Et ce vieux bronze d'un bourdon de cathédrale mexicaine, arrivé dans nos

tranchées sous la forme d'un éclat d'obus, devenu aujourd'hui un inoffensif presse-papier ? Et ces coquillages de la mer des Antilles ? et ces améthystes de la Carbonéra ? et ces stalactites des Lucayes ? et ce drapeau tricolore grossièrement façonné par Durieux—mon ordonnance—pour être suspendu à la fenêtre d'un pauvre officier en signe de joie, le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur Maximilien ? Tous ces débris, tous ces riens, bric-à-brac informe pour tant d'autres, reliques précieuses et pleines de chuchottements pour moi, me faisaient songer au passé et remonter vers les neiges d'antan.

"— Mon Dieu ! que le temps passe vite, disais-je, et que ces jours de jeunesse, de sève, de fougue et d'insoucieuse gaîté sont loin maintenant !

" J'allais me plonger dans ces lointains souvenirs, lorsque maître *Sombra*, le plus hypocrite et le plus intelligent des épagneuls, qui, jusqu'alors avait semblé ronfler en son coin, n'eût poussé un grognement de satisfaction qui me fit tourner la tête.

" Horreur ! la bête avait profité de ma tranquillité pour se livrer à une étude icthyologique, et couchée nonchalamment sur le dos, elle rongeait avec une satisfaction évidente, l'une de ces belles vertèbres de baleine que m'envoya l'automne dernier un ami d'Anticosti.

" Que faire en pareil cas ? se fâcher tout rouge et chercher à grands frais une cravache trop bien cachée pour fouetter l'insolent jusqu'à ce qu'il crie miséricorde ! Nenni ! je n'aime pas à me déranger, et puis j'ai de la peine lorsqu'il m'arrive d'en faire aux autres.

" Doucement de la main j'écartai donc le délinquant qui frétillait de la queue en signe d'une conscience calme, et prenant philosophiquement un plumeau, je remassai une à une ces bribes de cétacé éparpillées par les dents d'un caniche. Puis, comme il ne faut jurer de rien et qu'une fois le plumeau à la main, l'homme le plus raisonnable ne saurait s'arrêter, je me mis à épousseter mes collections ornithologiques du golfe Saint-Laurent, mes fossiles d'Anticosti, mes pétrifications de Terreneuve, tout en songeant à l'histoire du bon St. Olaff—rude guerrier scandinave, si l'on en croit les chroniques et lord Dufferin.

" Dans une minute de désœuvrement et de distraction, saint Olaff s'était mis à couper, à la façon des Yankees—un morceau de sapin ; mais songeant tout à coup que c'était le dimanche, il ramassa un à un les copeaux qu'il venait de faire, les mit dans le creux de sa main, les alluma, et les fit brûler pour montrer ainsi " qu'il voulait

suivre fermement la loi de Dieu et ne pas la transgresser sans punition."

" La sainte observance du dimanche ne saurait être plus énergiquement prêchée, dois-je vous l'avouer ? Je continuai à ranger et à mettre en ordre, tout en méditant l'exemple du saint. Mes éponges, mes échantillons de minéralogie, mes herbiers, précieuse récolte de plusieurs mois de flâneries en mer, défilaient sous mes yeux, et bientôt mon plumeau, l'épagneul, la vertèbre, et même l'austère figure de saint Olaff furent oubliés.

" Au fond d'un carton rempli d'épreuves et de manuscrits, je venais de mettre la main sur mon journal de route, humble confident de plus d'une heure de joie et de franche liberté. De chacune de ces pages imprégnées des senteurs iodurées du varech s'échappaient des bouffées d'inconnu. Une plume, un encrier, quelques feuilles de papier étaient là qui gisaient sur une table. La tentation était trop forte ; et comme voyager m'est chose adorable, je profitai du moment où —à la vue de ces bonnes choses — l'esprit de travail s'était mis à livrer combat à l'esprit de paresse qui sans cesse rôde autour de moi, pour vous dire comment ce livre s'est fait et partir avec vous pour de nouveaux cieux et des paysages ignorés par la plupart de la foule."

Si l'on peut reprocher quelque chose

à M. Faucher, ce n'est pas cette diversité de sujets qu'il enchaîne toujours cependant avec talent, mais c'est de ne pas assez définir les bornes de ses sujets, de trop laisser le soin de leur enchaînement à son imagination, et de ne pas procéder assez par méthode, par voie de logique. Son talent ne saurait être classé, car malgré la plus minutieuse observation, il est impossible de déterminer le genre qui l'emporte, chez lui. Il a un peu de tout, il touche à tout, et son style se prête à sa fantaisie avec une souplesse étonnante. Il ne reste toujours qu'une impression bien définie, c'est que M. Faucher est un charmant conteur.

***

M. de Saint-Maurice est avant tout catholique, puis il est Français. Nous sommes de ceux qui croient qu'on ne peut

être bon Français sans être bon catholique, si l'on entend par là l'amour de la France dans ce qu'elle a de grand, de beau, de généreux et de glorieux.

Voici comment il définit le rôle de l'écrivain catholique dans la société :

" Au milieu des trônes croulants, des trahisons, des cris d'anathème, des sarcasmes cyniques, oubliés et semés derrière elles par ces plumes de Ginguettes et de barrières, il ne faut pourtant pas se laisser trop aller au découragement. L'écrivain qui, debout parmi ces fracas et cette poussière, veut rester franc, honnête et catholique, peut encore donner une éclatante réparation aux infamies d'un siècle qui, s'il continue à marcher pareil chemin, ne trouvera plus bientôt, comme Jean-Jacques Rousseau au jour de son agonie, que les œuvres de son esprit pour reposer son front et cherchera en vain dans la ruelle de son lit " les œuvres de son cœur, ce dernier oreiller qui donne le sommeil sous le nom de la mort."

" Pour ramener le goût parti avec la vérité, les mœurs et le cœur, pour remplir dignement et saintement ce rôle de phare et de guide qui lui est assigné dans la société moderne, l'homme de lettres n'a qu'à se pencher, qu'à laver, qu'à bien

sonder la profondeur des plaies qui couvrent le corps inanimé gisant à ses pieds, et qu'à y verser le baume purificateur du Samaritain de la Bible.

S'agenouiller devant toute âme qui tombe et lui murmurer qu'à côté de la faute Dieu a jeté le pardon ; faire sentir à tout cœur qui doute une des pointes sanglantes des clous de Golgotha ; rappeler à la jeunesse dorée que l'amour, la foi et la charité sont des choses préférables au punch, au turf, aux cigares et aux dames aux camélias ; faire comprendre à celui qui se range que le mariage est un sacrement donné au pied de l'autel, et non une marchandise soupesée sur un comptoir; supplier ses confrères de plume de ne jamais fermer leur cœur à ces *voix intérieures* qui arrachaient un jour à Victor Hugo ce cri sublime :

> Pierre à pierre, en songeant aux vieilles mœurs éteintes
> Sous la société qui tremble à tous les vents,
> Le penseur reconstruit ces deux colonnes saintes,
> Le respect des vieillards et l'amour des enfants !

jeter sous les pas des affairés et des actionnaires l'idée que tous leurs billets de banque, leurs balles de coton, leurs coupons de chemin de fer, ne sauraient tenir autant de place dans la création que le cerveau d'un homme qui pense ; crier chaque jour aux riches et aux heureux du monde que l'argent a été créé, moins pour dormir dans un coffre-fort que pour semer autour de lui la vie et

le travail ; toujours tenir devant les haillons du pauvre, l'honnêteté et l'honneur, ces deux lingots d'or qui, enfouis au fond d'un cœur, valent toutes les richesses mystérieuses de l'Oural ; prier les mères de se souvenir que leur sceptre et leur autorité gisent au fond d'un berceau ; conter aux petits enfants que la " gloire est un tison qui vient s'allumer au foyer maternel ; " soulager, consoler, fortifier toute âme qui pleure, qui souffre, qui git isolée, malheureuse ou abandonnée : telle est la belle, la grande, la sublime mission de l'homme de lettres dans la société moderne.

En dévier serait de sa part plus qu'un crime ; ce serait un sacrilège ; car la tâche lui a été faite trop facile maintenant, pour que pareille chose arrive jamais. Elle lui a été tracée par les égarements et par les folles erreurs de ses devanciers, et pour faire oublier leurs iniquités, il n'a qu'à tremper sa plume dans la vérité et dans la foi, ces inépuisables encriers du bon Dieu."

M. Faucher aime la France comme il aime sa mère. Il a pour elle une vénération d'autant plus grande qu'il a combattu dans les rangs de son armée, il l'estime car il connaît à fond son histoire, il l'admire parce que, depuis son enfance, il

a suivi son drapeau et ses soldats dans leur marche de gloire sur tous les coins du globe. Trois fois, il a traversé l'Océan, pour aller voir la mère-patrie. Laissons-le dire ses impressions, lorsqu'il voit la France pour la première fois :—

" C'était en 1869.

" Malade, brisé par le travail, légèrement mordu par l'ennui, j'étais allé demander à l'Europe un peu de changement et de repos.

" L'*Hybernian* avait fait merveille : en dix jours l'Atlantique était franchi.

" L'Irlande m'éblouit.

" L'Angleterre m'enrhuma.

" La France me fit pleurer, pleurer de joie et d'orgueil : car alors pour la France nous ne pleurions pas autrement.

" Oui, c'était bien là cette " terre de souvenance " telle que je l'avais entrevue dans mes rêves les plus charmants. Elle était forte, grande, belle, énergique, toute ruisselante de gloire et d'enseignement ; car, à cette époque, l'histoire ne se faisait que pour la France seule.

" Pendant deux mois, j'eus le vertige de Paris.

" Puis, lorsque le calme se fit, je songeai qu'en France, il y avait pour moi un coin de

terre où se trouvait véritablement la patrie. Je partis cheminant vers l'Océan et refaisant pieusement ce pèlerinage que nos aïeux, les gens de la Saintonge et du pays d'Aunis faisaient, il y aura bientôt 250 ans, lorsqu'ils venaient au nom du Christ et des fleurs de lys, convertir et coloniser la Nouvelle-France.

" Nous étions au mois d'août , le temps était chaud, le soleil ardent et les vignes ployaient sous la grappe. On se plaignait bien par ici par là de la sécheresse ; mais en somme, la vendange promettait d'être bonne ; tout le monde souriait et partout régnaient l'aisance et la paix.

" Depuis... ah ! depuis, la Prusse a passé sur la France ! Comme partout ailleurs, le deuil est venu au pays d'Aunis et dans la Saintonge — ces deux contrées si remplies de souvenirs canadiens — et cette famille que j'avais laissée souriante et dévouée, pleure les morts de la patrie et la patrie elle-même appauvrie et démembrée."

Quelle émotion poignante, quelle douleur vraie dans ces quelques lignes. Ne sont-ce pas là les accents de l'amour filial, les sentiments partis d'un cœur aimant et sensible ?

M. Faucher de Saint-Maurice ne serait

pas Français s'il n'avait gardé souvenir des guerres séculaires entre la France et l'Angleterre, et s'il laissait passer une occasion de censurer vertement les Anglais, lorsqu'il croit qu'il en a le droit. En se retrouvant sur cette terre d'Acadie, si pleine de souvenirs pénibles pour notre race, un cri de douleur et de rage s'échappe de sa poitrine :

" L'histoire a pourtant ses sévères enseignements, et en reportant ses regards vers le passé, l'Acadien aurait dû se douter que la tranquillité dont semblait vouloir l'entourer l'Anglais ne pouvait être que factice. N'était-ce pas Nicholson qui en 1771 avait déporté 252 habitants de Port-Royal à la Rochelle ? l'Angleterre n'avait-elle pas, lors du siége de Louisbourg en 1774, embarqué toute la population de cette ville sur ses transports, et n'avait-elle pas été la jeter sur la côte de Brest ? puis en 1757 n'y était-elle pas retournée reprendre à bord de ses navires 1700 autres habitants de Louisbourg, pour les diriger sur Larochelle ? Plus tard, après l'infamie du 10 septembre 1755, apprenant l'arrivée à Terreneuve d'une petite escadre française, n'ordonnait-elle pas

la déportation de cent trente paysans acadiens au Massachusetts ? Enfin n'était-ce pas le cabinet anglais qui, poursuivant toujours sa politique machiavélique, enlevait d'un seul coup les sept mille Acadiens de l'île du Prince-Edouard et les forçait à leur tour à prendre le chemin de l'exil ? A cette époque la marine anglaise faisait un triste métier. Elle passait son temps à convoyer sur l'océan un peuple arraché violemment à ses foyers ; ses matelots, ses soldats d'infanterie et ses canonniers s'escrimaient à qui mieux mieux pour effrayer des femmes et des enfants laissés, par calcul, sans défense, et les colonies américaines, donnant à cœur joie dans ce système de politique féroce, trouvaient très drôle de refuser l'hospitalité à ces malheureux qui, une fois en vue des côtes, étaient impitoyablement repoussés vers la haute mer.

" Quand je songe maintenant à toutes ces choses, je comprends pourquoi personne n'a eu chez eux le courage d'écrire tout au long et de commenter cette page d'infamie nationale.

M. Faucher a le culte des Français comme il a celui de la France. Combien n'a-t-il pas laissé là-bas d'amis qui ne l'oublieront jamais ? Combien de Français sont-ils passés parmi nous qui n'ont pas été

les hôtes, les obligés, ou les choyés de M. de Saint-Maurice ? Une frégate française arrive-t-elle sur nos bords, aussitôt son cœur se remplit de joie, son imagination s'échauffe. Il monte dans une embarcation ; un moment, et il accoste ; il salue le drapeau, s'élance à bord, presse la main des officiers, leur souhaite la bienvenue, avec un enthousiasme si cordial, une émotion si vraie, une expression si joyeuse, que les visiteurs se demandent si ce n'est pas un frère exilé sur nos bords, et se laissent gagner à son ardeur. Oui, c'est un frère, comme le sont tous les Canadiens-français, mais c'est celui qui personnifie le mieux la France parmi nous.

S'il est le premier à saluer leur arrivée, il est aussi le dernier à les quitter. Il les pilote partout, leur rend le séjour sur nos bords agréable et utile, et se fait fort de leur faire connaître notre pays comme

tous les étrangers devraient le connaître.

Sous le titre " *Adieu, va !* " nous reproduisons à la fin de ce volume, quelques pages dédiées aux marins de la station navale de l'Amérique du Nord, qui visitèrent Québec dans l'été de 1885. Ce sont des pages à lire, car elles sont une peinture vraie des sentiments de M. Faucher de Saint-Maurice pour tout ce qui touche à la France.

Quand nous disions que M. Faucher n'a pas écrit en *poésie*, nous faisions exception pour certaines jolies bluettes et chansons, écrites pour des amis ou sur des albums. Une mélodie dont M. Ernest Lavigne a fait la musique et M. Faucher les paroles, nous tombe sous la main. C'est intitulé *Novembre ;* ce sont de jolis vers, sans prétention mais bien tournés. Les voici :

Novembre étend sur nos campagnes
Son manteau chargé de frimas,
Et, sur le flanc de nos montagnes,
L'orme blanchit sous le verglas.
Soyez rêveuses, jeunes filles !
Ce mois vous dit où vous courez ;
Regardez ces vertes charmilles :
Elles passent, vous passerez.

Là-bas, dans les bois, pas une aile
N'abrite les doux nids d'oiseaux ;
L'on ne voit plus que la sarcelle,
Errante encor sous les roseaux.
Bientôt, elle aussi du grand fleuve
Quittera les talus glacés :
Comme elle, enfants, aux jours d'épreuve,
Vous aussi, vous nous quitterez.

A grains serrés tombe la neige ;
Au loin siffle le vent du nord.
Voyez là-bas, un long cortège
Marche vers le champ de la mort.
Vieillards qui regardez la tombe,
Courbés sur vos bâtons ferrés,
Recueillez-vous ! la feuille tombe,
Le gazon meurt, et vous mourrez.

***

M. Faucher de Saint-Maurice est un des Canadiens qui ont le plus contribué à faire connaître notre pays à l'étranger. Ses écrits ont eu du retentissement au dehors. Ils lui ont valu son admission comme membre des sociétés françaises suivantes :

1o. La Société des gens de lettres de Paris, dont il est le représentant accrédité pour l'Amérique du Nord ;

2o. La Société géographique de Marseille,sur proposition de M. de Lesseps ;

3o. La Société archéologique de l'Aunis et de la Saintonge.

En 1881, il passa deux mois à Venise, en qualité de commissaire de la province de Québec au Congrès international de géographie. Il en profita pour donner sur le Canada une conférence à laquelle

assistèrent des rois et des princes, et les représentants de plusieurs grandes nations européennes.

En 1882, M. Faucher fut chargé par le gouverneur-général du Canada, le marquis de Lorne, d'organiser la section française de la " Société royale du Canada, " dont il est membre fondateur, et dont il fut, dans la section des lettres françaises, le premier vice-président.

En 1885, il publia un compendium renfermant les décisions rendues par les présidents de l'Assemblée législative de Québec, depuis la Confédération. Ce volume n'a pas reçu toute l'attention qu'il méritait, mais il est tout de même une précieuse acquisition pour les personnes qui s'occupent de procédure parlementaire.

***

Que nous reste-t-il à dire pour compléter cette étude ?

Il n'est peut-être pas mal de rappeler qu'à ses premiers écrits M. Faucher fut accusé de plagiat. Mais cette sotte accusation tomba vite à l'eau, et depuis des années, on ne s'est jamais avisé de la ramener sur le tapis. D'ailleurs, M. de Saint-Maurice est trop lui-même dans ses œuvres pour laisser, même à ses adversaires, des doutes sur l'origine de ses écrits. Ce qui avait pu porter à cette supposition, est cette étonnante faculté d'assimilation qui est un des caractères particuliers de son talent.

***

Dans les cercles qu'il fréquente, M. Faucher apporte avec lui l'entrain et la gaîté. A Québec, ce foyer des arts et

de la poésie, fraîche oasis où la France revit dans ce qu'elle a de plus beau et de glorieux, l'intelligence et le sentiment de la véritable grandeur, et où le hasard a réuni tant de beaux esprits, il est tenu en haute estime. On se le dispute dans ces fêtes continuelles qui rassemblent autour d'une table hospitalière,ou devant un feu de grille, cette société d'élite dont les étrangers et les visiteurs ne cessent de vanter la courtoisie affable et distinguée. Et si l'on est toujours heureux de le voir, il n'est pas en reste de compliment avec eux : jamais il n'est plus gai, plus libre d'ennuis, qu'au milieu de tous ces bons Québeccois dont la fidèle et franche amitié ne lui a fait défaut en aucune circonstance.

En parlant de Québec et des hommes de lettres qui en sont l'ornement, je ne puis m'empêcher de regarder un peu en

arrière et de constater avec tristesse les vides nombreux et sensibles que les dernières années y ont créés. Parmi les plus aimés, la mort a choisi des hommes qui étaient pour le Canada une gloire et une espérance. Une gloire et une espérance, car si c'est un honneur de voir au milieu de nous des écrivains et des penseurs comme Hubert Larue, une nation ne doit jamais désespérer de l'avenir quand elle compte parmi les jeunes des caractères aussi fortement trempés que l'était Oscar Dunn. Et ce ne sont pas les seuls ; plusieurs autres s'en sont allés dans les champs du repos,sous les saules pleureurs, écouter les chansons et les murmures que le vent enlève aux jeunes générations et disperse, comme une semence généreuse, aux quatre coins du pays.

S'il est bon parfois de penser aux morts, c'est surtout pour nous montrer

comment, en jugeant ceux qui sont au milieu de nous, il nous faut dépouiller notre pensée des mesquines jalousies, des passions de la lutte. Honorer les hommes de valeur est un devoir. Et si nous avons choisi M. Faucher de Saint-Maurice pour ouvrir la série des biographies que nous avons l'intention de publier, c'est parce que nul plus que lui ne mérite une place d'honneur dans cette phalange de Canadiens-français qui sont, à l'heure actuelle, l'orgueil de la patrie.

LOUIS-H. TACHÉ.

Ottawa, septembre 1886.

A TRAVERS

LES ŒUVRES DE

M. FAUCHER DE ST-MAURICE

ADIEU, VA!

A BORD DU BOUVET

Il est neuf heures et quart du matin. Le contre-amiral fait signe au *Bouvet* de prendre poste derrière la *Flore*. Les canots sont hissés. On établit le service de mer. Le temps qui s'était couvert se remet au beau. Il vente une brise d'ouest. On dérâpe. L'amiral décrit une courbe vers Lévis, le *Bouvet* vers Québec. Les drapeaux saluent : la musique joue " Vive la Canadienne. " Trois coups de ca-

nons sont tirés par la *Flore* en l'honneur de la ville de Champlain et de Montcalm.

— Adieu, va !

On est en route pour l'océan.

La terrasse de Frontenac est couverte de monde. Partout les mouchoirs s'agitent. A bord, chacun se sent ému et fait de son mieux pour que son voisin ne s'en aperçoive pas. C'est que la bonne ville de Québec renferme encore bien autre chose que des souvenirs français. Sa société a été charmante, hospitalière, dévouée pour la station navale de l'Amérique du Nord ; et puis, on a beau être marin, les cœurs sont sensibles, vibrants.

La visite de Québec est recherchée par la marine française. Elle vient se reposer ici des fatigues de la mer. Elle vient se retremper dans nos climats tempérés et oublier les langueurs torpides et les fièvres des pays chauds. Elle se plaît

à Québec où elle est bien reçue. Dans notre rade les équipages se portent à merveille. Ils sont bien vus par la population qui retrouve *ses gens* parmi les matelots français, surtout parmi les Saintongeois et les Bretons.Les Canadiens-français ne demandent pas mieux que de voir le pavillon de France se promener ainsi chaque année dans les eaux du Saint-Laurent. Au milieu de tant d'oublis, la mère-patrie ne saurait faire de plus grand plaisir à ceux qui, à peu près laissés seuls, n'ont pu apprendre à l'oublier.

Le *Bouvet* est sous vapeur et sous voile. Il est endenté à 400 mètres derrière l'amiral. Tous les yeux sont tournés vers le vieux Québec. La capitale est là qui s'estompe. Elle disparaît derrière les falaises de Lévis. Chacun la suit de l'œil. L'officier de quart commande la manœuvre. Il est tout entier à son service. Un

autre est appuyé sur le canon Hotchkiss de la passerelle. Il a les yeux rivés sur l'échelle de la coupée d'honneur. On dirait que cette échelle par où l'on se rend quand on va torpiller et couler l'ennemi, que cette échelle par où l'on vous remonte ensanglanté et mutilé pour la France, ne lui rappelle plus que les petits pieds des Cendrillons qui, en un jour de *sauterie*, ont pris le *Bouvet* à l'abordage.

Et pourtant ce rêveur est un brave.

Les officiers libres du service recueillent leurs souvenirs d'une nuit de bal, d'une soirée charmante. D'autres s'occupent à mettre en ordre les photographies des amis, des camarades, des matelots.

Dans la marine française on a le respect des hommes. On est sévère, mais juste, poli, affectueux pour eux. Le capitaine de frégate Pottier, commandant le *Bouvet*, se ferait hacher en morceaux

pour le dernier de ses mousses, et à son bord il n'y a pas un homme qui n'en ferait autant pour le commandant.

M. Pottier a trente ans de service, dont vingt-sept années à la mer. Il passe pour être un des meilleurs manœuvriers de la marine. Parole brève, nerveuse, cœur chaud, dévoué à son service, aimant tous ceux et aimé par tous ceux qui le connaissent, il a couru les mers du globe, déferlant fièrement à la brise le drapeau de France, aux jours de combat, comme aux jours de calme et de tempête. Lui qui ne bronche pas devant l'ennemi, lui le brave, l'intrépide loup de mer, aux muscles de fer, à la volonté d'airain, il sait pourtant pleurer. J'ai vu ses yeux devenir humides quand il embrassait la photographie de sa petite fille.

— Ah ! voyez-vous cette fillette. Un beau brin, n'est-ce pas ? Eh bien ! dans

17 ans d'ici, ça se mariera. Je dirai oui, hélas ! mais à une condition : mon gendre sera marin comme moi.

Ce gendre en herbe aura une belle et bonne femme ; mais pour l'obtenir il aura bien du fil à retordre.

Il lui faudra rudement travailler pour arriver à se mettre en tête toutes les connaissances nautiques du commandant Pottier.

Le carré du *Bouvet* est composé d'hommes qui font honneur à la marine française.

Voilà le comte de la Croix de Castries, lieutenant de vaisseau. Il feuillette en ce moment un vieil annuaire de l'armée française de 1759 ; il m'indique du doigt les noms de ses ancêtres qui ont pris part à la grande guerre du Canada.

Près de lui, fume le médecin Brou-Duclaud, un causeur charmant, un voyageur

intrépide qui a fait le tour du monde et qui en sait long sur la Cochinchine et sur le Tonquin. Fontorbe, lieutenant de vaisseau, est au piano ; il étudie les chansons populaires du Canada, de Gagnon. Le commissaire des Nouailles met sa comptabilité en ordre, et les deux aspirants Estienne et Perrein,— qui doivent être maintenant enseignes de vaisseau— dissertent sur Québec *et de omnibus rebus et quibusdam aliis.*

Quelles bonnes gens que tous ces futurs amiraux, que ces futurs médecins et commissaires de division. Comme il fait bon de vivre avec eux et de se réchauffer à leur chaude jeunesse, à leurs belles et grandes ambitions.

La *Flore* continue toujours à nous battre la marche. Tout à coup le timonier descend au carré.

— Capitaine, l'amiral signale de serrer à cent mètres !

— Bien, dit Fontorbe.

Et nous montons sur le pont. C'était l'heure du dîner ; la musique allait jouer. L'amiral invitait le *Bouvet* à se rapprocher pour l'écouter.

Le contre-amiral Lacombe est bien connu maintenant à Québec, où il s'est fait beaucoup d'amis. Cet officier-général a de très beaux états de service. Il est populaire dans la division ; malheureusement la retraite d'âge va bientôt l'enlever aux marins qui l'aiment et qui ne le désignent jamais autrement que sous le nom de *Père* Lacombe.

Du gaillard d'avant du *Bouvet*, nous voyons l'amiral se promener sur le couronnement, au bras du capitaine de vaisseau, le marquis de Libran.

En voilà un rude gaillard que le com-

mandant de Libran ! A vingt ans, en Crimée, il avait réussi à décrocher la croix de la Légion d'honneur. Il n'était qu'aspirant de deuxième classe.

Les mains derrière le dos, la tête penchée, le capitaine de frégate Parfait est tout songeur. On dirait qu'il pense à la belle campagne d'exploration sous-marine qu'il a fait jadis sur le *Talisman*.

Autour de ces trois officiers supérieurs gravitent d'autres officiers. Voilà Bouchotte, allié à plusieurs vieilles familles canadiennes. Voici le comte de Champfeu, que l'on prendrait pour Napoléon I., tant il lui ressemble. Voici le vicomte de Saint-Pern et la Barzie, deux vraies têtes de Bretons bretonnant. Et Baèhme qui n'a pas inventé la mélancolie ; et Arago plongé dans la solution de quelque grand problème, et Daubanel, et Galatrie, et Pouvreau, et bien d'autres. Ils rient, ils

causent. Le couronnement de la *Flore* est en ce moment aussi animé que l'était la terrasse de Frontenac, lorsque la musique française de la station de l'Amérique du Nord y jouait.

La trompette du dîner sonne. Chacun est à son poste, et l'exercice de la fourchette commence au milieu des conversations les plus curieuses et les plus animées. On cause de Québec, du Saguenay, des Mille-Isles, de la chûte Montmorency, des rapides, de Montréal, du musée de l'Université-Laval, du *Canadien*, du Parlement, des histoires de Ferland, de Garneau, etc. Des noms de familles, des réminiscences de soirées, de dîners, des fêtes se mêlent à toute cette conversation géographique et historique. Chacun veut revenir faire encore au moins une escale dans ce pays de Cocagne où les horizons sont si larges, et les

mains si loyales, les traditions si hospitalières.

On mentionne les noms du colonel Duchesnay, du lieutenant-colonel Roy, du major Frenette, de Jules Tessier, de Paul de Cazes, de Languedoc, de Tarte, de M. Demers, de Charles Thibaudeau, etc., etc.

L'heure file et le *Bouvet* aussi. En une heure —ayant pour nous la brise et le flot —nous faisons dix-sept nœuds.

Le commandant se lève un verre de champagne à la main.

— A votre bonne et sainte mère, dit-il de sa voix brève, métallique ; à votre femme ! à votre famille ! à tous ceux que vous aimez ! à votre pays ! à votre comté de Bellechasse ! au *Canadien !* à la Nouvelle-France !

Et nos verres s'entrechoquent.

— A votre femme ; à votre fille ; à

vous mon commandant ; à mon ancien camarade d'armes, votre frère Charles, chef de bataillon au 25e de ligne ; à vos braves officiers, sous-officiers et matelots ; au *Bouvet* ; à la France notre mère, lui répondis-je tout ému.

Et les cigares de s'allumer et les conversations de reprendre avec les cent pas faits sur le pont.

L'heure file toujours. Tout à coup on entend le canon. Il est deux heures et demie du matin. La *Flore* signale que nous sommes déjà à la Pointe-aux-Pères. On va débarquer les pilotes.

Il me faut les suivre malgré de pressantes invitations d'aller jusqu'à Boston, et même jusqu'à la Martinique.

— Le canot du pilote accoste ! vient dire presqu'aussitôt le timonier.

Alors on s'embrasse.

— Noubliez pas un tel et un tel, s'é-

crient les officiers, en me nommant presque toutes les bonnes gens de Québec. Ils ont été si obligeants, si affectueux pour nous.

—N'ayez crainte, leur dis-je ; au revoir !

Un fanal est à la coupée de tribord. Le commandant se découvre, et me presse dans ses bras.

Adieu, va ! dit l'officier de quart.

Au pied de l'éche lle, la chaloupe du pilote se balance sur le flot sombre. Au dessus de ma tête se dessine à la lueur du falot --impassible comme le devoir— la mâle figure du capitaine Pottier.

—Pousse au large ! commande le pilote.

Et nous nous enfonçons dans la nuit noire, pendant que la frégate et l'aviso, illuminés par leurs feux de tribord et de babord, continuent leur marche vers la haute mer.

La rames frappent le flot.

Mes yeux suivent dans l'obscurité le scintillement de ces feux, image de la France qui s'en va sous d'autres cieux promener son drapeau.

Nous y sommes ! crièrent les rameurs.

La chaloupe aborde à la Pointe-aux-Pères. Nous débarquons.

Je saute sur un rocher tapissé d'algues marines, et me découvrant je dis à mon tour, sur cette terre colonisée et défendue encore—et pour longtemps — par la volonté française .

—Adieu, va !

L'horizon avait tout pris. Il ne restait plus de trace sur l'onde ni de la *Flore*, ni du *Bouvet*.

Les équipages de ces navires de guerre voguaient vers les mers lointaines, où peut-être ils allaient glorieusement mourir pour la patrie.

Le Saint-Laurent bruissait doucement dans les varechs et sur les galets.

Il semblait pleurer et dire lui aussi :

Adieu, va !

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

Québec, septembre 1885.

MADELEINE BOUVART

I

HONNIE !

Elle s'appelait Madeleine, et probablement que ce nom lui avait porté malchance ; car en ville tous les commérages disponibles étaient entassés sur sa jolie personne.

Etait-ce calomnie ou médisance ?

Je n'en sais rien, et il serait difficile de remonter jusqu'à la vérité, puisque pour cela il faudrait se frayer un chemin et coudoyer les quatre-vingt-seize années

qui me séparent maintenant du minois chiffonné de Madeleine Bouvart.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en 1775 elle avait vingt-sept ans, la taille svelte, le pied busqué, les dents fraîches, le rire agaçant, la main fine, la langue déliée et la plaisanterie gauloise.

Combien de femmes n'ont-elles pas été compromises par une seule de ces mignonnes choses ?

Sans doute c'était ce que devaient se murmurer deux bourgeois qui en ce moment s'attardaient, bon gré mal gré, sur le chemin Saint-Louis.

La neige était molle et épaisse, et ils allaient, retirant péniblement leurs pieds de la masse blanche, pour les y enfouir de nouveau, à la manière des oiseaux pris à la pipée. La mauvaise humeur, la crainte et l'apoplexie pesaient sur ces honnêtes figures ; mais tout cela fit place

au dédain et à l'ironie, lorsque sous leurs nez bourgeonnés, passa, tiré par un pur-sang anglais, le joli traîneau de la sémillante Madeleine Bouvart.

Vers cette époque, le chemin du Cap-Rouge était déjà le rendez-vous aristocratique des belles et des mignons du temps.

Madeleine n'était pas la dernière rendue à cette course au clocher, où qui le voulait, et surtout qui le pouvait, venait étaler l'élégance de ses fourrures et la fraîcheur de ses équipages, sous les yeux des éternels badauds de ma ville natale.

Chaque jour, à heures fixes, on voyait ainsi passer le gracieux *sleigh* de Madeleine, glissant sans bruit sur la neige soyeuse, ne laissant derrière lui que les deux minces filets tracés par ses légers patins, et se faisant précéder par le son argentin des petites cloches qu'agitait fièrement son magnifique coursier.

Alors les envieux disaient :

—Est-elle heureuse cette petite Bouvart !

Les compatissants murmuraient :

—Quel malheur n'a-t-elle pas eu de perdre son père ? un si honnête homme !

Madeleine n'en tenait pas moins fièrement ses rênes.

Son traîneau filait, puis disparaissait au loin sur la route blanchie, et autant en emportait le vent.

Ce jour-là, elle allait encore plus grand train que d'habitude.

La tête penchée en avant, le corps gracieusement incliné sur la chaude fourrure d'ours noir qui empêchait le froid de décembre d'arriver jusqu'àux petits pieds de Madeleine, elle laissait toute liberté d'allure à son cheval.

Il fallait que le diable fût à ses trousses, car autrement Mademoiselle Bouvart

n'aurait certes pas oublié de servir une verte semonce à son cocher John qui, l'œil au guet, l'oreille tendue, oubliait irrévérencieusement depuis un quart de lieue de se croiser les bras, comme cela se pratique d'ordinaire chez les porteurs de livrée dans les bonnes maisons.

C'est que, voyez-vous, l'ennemi était signalé aux approches du bois Gomin, et le général Montgomery arrivait, tambours battants, précédé de la terrifiante nouvelle qu'il n'avait fait qu'une seule bouchée du Fort Saint-Jean et des villes de Montréal, de Sorel et des Trois-Rivières.

On avait bravé Arnold ; mais devant le terrible général tout le monde sentait envahir par la panique.

Au loin, dans la campagne, si loin que l'œil pouvait aller, on n'entrevoyait que bourgeois importants et gourmés, renfoncés dans leurs petites carrioles et devisant

sur un ton bourru de la perspective d'être privés, pour quelque temps, de leur promenade favorite ; paysans, tirant péniblement derrière eux leurs traînes surchargées d'effets, de linge et de pauvres meubles, presque tous des souvenirs de famille ; élégants, oublieux pour ce jour-là, de la pose et de leur coupe d'habits ; officiers et soldats se repliant des avant-postes.

Tous ces gens criaient, juraient, se bousculaient et semaient devant eux la consternation et l'effroi.

Seul, le cheval de Madeleine, habilement manœuvré, passait au milieu de ce tohu-bohu sans rien heurter, et s'avançait grand train vers la porte Saint-Louis.

Déjà il s'était engagé dans le labyrinthe fortifié qui, hier encore, en défendait les approches, lorsque tout à coup il fallut s'arrêter.

La foule était devenue si compacte qu'il n'y avait plus possibilité d'avancer, et, les naseaux fumants, le jarret finement cambré, le coursier de Madeleine se mit à faire queue au milieu de cette mer humaine qui montait toujours autour de lui.

Sous l'arche grisâtre et massive de la porte Saint-Louis, deux compagnies de grenadiers anglais faisaient haie, l'arme au bras.

Entre leurs files silencieuses passaient, une par une, toutes les personnes qui, sous les yeux de l'officier commandant, donnaient preuve qu'elles étaient munies de provisions pour huit mois, et promettaient de faire le service de la place.

L'interrogatoire n'était pas long ; mais il faisait froid, et, tout en battant de la semelle, de groupe en groupe on se décochait des interpellations.

—Aie ! dites-donc, là-bas, maître Chabot, est-ce vrai que le gouverneur Carleton a failli se faire pincer à la Pointe-aux-Trembles par MM. les Bostonnais ?

—Comment, si c'est vrai, père Lépine ! mais il sortait par un bout du village, tandis que Montgomery entrait par l'autre. Le gouverneur filait roide, parait-il, soit dit sans aucune responsabilité de ma part, car c'est le petit Blanchet qui nous a rapporté ça.

—Ah ! tout de même, il devait avoir de fières jambes, notre Anglais, observa le gros Dionne ; car on nous assure qu'il faut aller dru pour ne pas tomber entre les longues pattes de ces *Congréganistes*. (1)

—Nous verrons bien si la chance le

(1) La verve gauloise des Canadiens-français avait donné ce nom aux partisans du *Congrès*.

suivra toujours, notre gouverneur ; dans huit mois tout sera fini, si l'on en croit l'ordonnance qui nous prescrit de faire des provisions pour ce temps de vacances. Dans huit mois nous saurons donc qui aura gagné.

—Oui, je l'espère, monsieur Landry ; quant à moi, je suis en règle de ce côté. Je les mangerai tranquillement, mes vivres ; car je crois qu'il vaut mieux ne pas se mêler de ces quatre sous-là, et laisser ces gens se débrouiller entre eux. Que les Anglais se grugent entre Anglais, c'est leur affaire ; et depuis que j'ai laissé ma jambe au moulin Dumont (1), si

(1) Le moulin Dumont se trouvait situé près de la propriété de M. Chouinard, sur le chemin Ste-Foye, sur le petit ruisseau qui coule à gauche du monument des braves.

Il fut pris et repris pendant la dernière bataille des plaines d'Abraham, et cinq compagnies de grenadiers commandées par le capitaine d'Aigue-

d'un côté je ne souffre plus qu'on me marche sur le pied, de l'autre, je n'écrase plus les orteils de personne.

Et pendant que ces conversations couraient au milieu des francs rires de la foule, elle s'écoulait lentement, sous les yeux scrutateurs du capitaine anglais.

Déjà, le tour de Madeleine Bouvart était venu, et même elle avait penché hors de son traîneau sa petite tête d'hirondelle, pour mieux mignarder une jolie parole à l'oreille de l'officier, lorsque celui-ci lui dit brusquement :

belles y périrent presqu'entièrement. Il ne serait peut-être pas mal à propos de rappeler ici ce que Garneau dit à propos de cette dernière victoire française près de Québec :

—" Les Français n'avaient que les trois petites pièces de canon qui avaient pu passer le marais de la Suède, à opposer aux 22 bouches de l'ennemi "

—Mademoiselle, j'ai ordre de ne pas vous laisser entrer en ville.

—Moi, capitaine, fit-elle d'un air étonné ; mais M. le gouverneur craindrait-il plus mes yeux que les balles d'Arnold ?

—Je ne saurais vous dire, mademoiselle, ce que M. le gouverneur craint le plus ; mais ce que je puis vous exprimer, c'est l'immense regret que va me laisser l'exécution d'une consigne formelle. La voici :

Il sortit de la doublure de sa tunique un papier scellé aux armes de Sir Guy Carleton, et le lut lentement, en pesant sur chaque mot :

" Le gouverneur, désirant se mettre à l'abri de la trahison, et se débarrasser des bouches inutiles, défend jusqu'à nouvel ordre l'entrée de la ville aux personnes suivantes : "

Et l'officier plaçant son doigt sur une

des lignes de la nomenclature, s'inclina légèrement en disant :

—Eh bien ! Mademoiselle ?

Madeleine ne répondit pas :

Une larme brilla, et descendit lentement le long de ses joues rougies, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps ; et, faisant effort pour contenir sa honte, elle dit tout simplement :

—John, tournez le cheval vers le Cap-Rouge.

Le cocher fit ce que Madeleine commanda ; puis, lui remettant les rênes en mains, il s'inclina en essayant un de ses sourires les plus gracieux :

—Mademoiselle, lui dit-il, on est mieux en dedans, qu'en dehors des murs par un temps pareil, et comme je ne suis pas compris dans la liste de Son Excellence, j'en profite pour rentrer en ville.

Madeleine resta impassible sous le coup

de ce nouvel affront ; d'une main ferme elle fouetta vigoureusement son cheval, et bientôt femme et coursier se perdirent sous la nuit qui s'allongeait noire et pleine d'alertes sur la campagne canadienne.

En arrière, fier et superbe se dressait le vieux Québec, encore une fois resté seul face à face avec l'ennemi de la patrie.

En avant courait la ceinture des bivouacs de Montgomery et d'Arnold.

Tout était morne et grave entre ces deux lignes de feu où, côte à côte depuis tantôt quinze ans, sommeillaient paisiblement sous la neige, les grenadiers du Béarn et les montagnards Ecossais.

Bientôt un qui-vive sonore retentit au milieu de ce calme sinistre ; puis, tout rentra dans le terrible silence.

C'était la femme honnie qui arrivait

au camp américain, et Madeleine Bouvart venait de passer à l'ennemi.

II

ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE

Depuis bientôt près d'un mois, l'état de siège durait sans amener aucun résultat définitif.

Par-ci par-là, un maraudeur se faisait pincer.

De fois à autres, on tirait une salve à boulets sur les murs de la ville.

Des éclaireurs, cachés dans des trous de loups, lançaient sur le rempart des flèches au bout desquelles on avait attaché des lettres adressées aux bourgeois influents de la ville.

Puis, c'était tout ; l'assiégeant se bornait à ces démonstrations plus bruyantes qu'hostiles.

En revanche, il faisait longue et doucereuse sieste, à la maison Holland, où Montgomery avait su retrouver les délices de Capoue.

Chaque soir on buvait sec et l'on mangeait bon, au quartier-général américain, et bien que la plupart des officiers Bostonnais eussent été en peine de justifier leurs seize quartiers de noblesse, ils posaient pour le torse et déchiraient de l'Anglais à pleines dents. (1)

Madeleine s'était faufilée en haute

(1) You can have no conception, what kind of men composed their officers. Of those we took, one major was a blacksmith, another a hatter ; of their captains there was a butcher, a—, a tanner, a shoemaker, a tavern keeper, &c. Yet they pretend to be gentlemen. Lettre du colonel Caldwell.

faveur auprès de ces messieurs. Elle posait en victime, coquettait avec celui-ci, enjôlait celui-là, souriait à tous ; ce qui l'avait rendue la coqueluche de l'état-major, le général inclus.

C'était elle qui tenait la droite de la table du mess, à côté de Montgomery, et ce soir-là quelqu'un qui serait entré dans la salle de l'*Holland-House*, l'aurait aperçue faisant scintiller son verre plein de Xérès à la blanche clarté d'un candélabre emprunté *sans bruit* à la villa du colonel Caldwell. (1)

Madeleine écoutait distraitement le général lui dire :

—Oui, mademoiselle, c'est comme j'ai l'honneur de vous le confier. A la Noël, ce qui sera après demain, je vous

(1) La villa du colonel Caldwell s'appelait " *Sans Bruit*. Elle fut pillée et brûlée par les troupes américaines.

invite à venir dîner aux quartiers généraux du vieux Carleton. (1)

—Pardon, mon général, de l'interruption ; mais je crois que l'invitation est un tant soit peu prématurée. Arnold ne sera pas prêt ; la petite vérole commence à se propager dans son camp, et les Canadiens refusent de prendre l'argent du congrès, ce qui rend les vivres difficiles pour la troupe ; ne vaudrait-il pas mieux retarder ?

—Vous êtes un pessimiste, colonel Levingston, et vous voyez tout en noir. Je sais que vous détestez Arnold, et vous n'êtes pas le seul ; c'est ce qui vous empêche de voir que ses troupes sont animées du meilleur esprit. D'ailleurs, il faut que cela finisse. J'ai pris une réso-

(1) Montgomery had declared his intention of dining in Quebec on Christmas Day.

Lettre du colonel Caldwell.

lution, et puisque vous étiez absent du conseil de guerre tenu ce matin, je suis heureux de vous mettre au courant de la situation.

A la prochaine giboulée de neige, Arnold, avec son contingent, se glisse du côté de St-Roch et enlève les barricades et les batteries du Sault-au-Matelot ; vous, colonel, vous dirigez une fausse attaque contre la porte Saint-Jean ; le major Brown en fait autant du côté de la citadelle, et moi je me faufile sous le cap par la rue Champlain et j'enlève la batterie de Près-de-ville. Québec est ouvert du côté de la basse-ville ; Arnold et moi, nous faisons jonction et nous arrivons tambours battants au centre de la place, pendant que la garnison attirée sur le rempart par tout votre tintamarre et celui de Brown, n'y verra que du feu. Est-ce clair et précis ?

— Halte-là ! mon général, reprit un vieux médecin major qui passait pour être le plus érudit de l'armée. Québec n'est ni Saint-Jean, ni Montréal, ni Sorel, ni Trois-Rivières. Il faut le mâcher tout doucement ; car la digestion en est pénible, et Murray a failli y gagner la dyspepsie.

—Bah ! major, faites manœuvrer vos pilules comme vous l'entendrez, et laissez-moi mes balles et mes boulets. Si cela ne suffit pas, je ferai goûter des Plaines d'Abraham au vieux Carleton. Ça me connaît, les Plaines d'Abraham ; j'y étais jadis.

—Mais savez-vous, général, que vous n'êtes pas aussi jeune que je le croyais, interrompit l'agaçante Madeleine.

—Que voulez-vous, mademoiselle, le harnais blanchit vite celui qui le porte. Alors, je n'étais que capitaine : depuis,

pour monter en grade, il m'a bien fallu en voir d'autres.

—Mais, Dieu me pardonne, vous devenez vantard et coquet, général. Quel était l'heureux régiment qui recélait un pareil capitaine, don Juan ?

—Le 43ème, Mademoiselle. Ah ! c'était un fier régiment, qui n'eut qu'un tort à mes yeux, celui de ne pas s'être rangé sous le drapeau du congrès.

—Mais, mon général, reprit l'intrépide érudit, il me semble que cela aurait été difficile en 1759 ; le congrès dormait alors paisiblement dans le néant, tandis que son père Washington était encore tout engourdi des suites de la capitulation du Fort Nécessité.

—Vous me tenez le langage d'un loyaliste, major, et si vous continuez, cela pourrait finir par une bonne dose d'arrêts de rigueur. Rien de tel pour changer le

cours des idées. Quant à vous autres, Messieurs, puisque le bal va bientôt s'ouvrir, n'oubliez pas les instructions que le congrès nous a données. Respectez les croyances religieuses du pays, payez libéralement tous les vivres et les objets qui vous seront indispensables, punissez avec rigueur les soldats qui commettront quelques désordres, poursuivez et harcelez les troupes anglaises ; mais évitez de vexer le peuple et de rien faire qui puisse le rendre hostile à la cause américaine.

—Vous êtes bon, général, interrompit Madeleine, et je voudrais que tout Canadien-français vous entendît prononcer ces paroles de conciliation.

—Mademoiselle, j'accepte vos compliments, bien que je ne les mérite pas, car je ne connais qu'une chose, moi : c'est la consigne. Pour preuve, c'est qu'en 1759, —ce qui commence à se faire loin—je ne

songeais guère à écrire des protestations de dévouement aux Canadiens-français. J'étais alors cantonné dans un petit village de la côte nord, à Saint-Joachim, et là.....

—Comment ! vous êtes allé à Saint-Joachim, mais, contez-moi ça, général, cela doit être curieux, reprit Madeleine d'une voix légèrement tremblotante.

—Mon Dieu, ce récit ne sera pas long ; et le petit voyage d'agrément que je fis alors peut se résumer aussi laconiquement que le tour des Gaules de César.

Sur mon passage, j'ai tout brûlé, tout pillé, tout massacré. Mille tonnerres ! c'était ma consigne qui le voulait ainsi, et elle me rend furieux ou sentimental à son gré. A preuve, c'est qu'elle faillit me brouiller avec un lieutenant du 78ème Highlander.

Ce jeune freluquet s'arrogeait le droit

de grâce, et déjà deux paysans, le père et le fils, s'étaient mis sous sa haute et puissante protection.

Il me semble encore les voir, les mains dans leurs poches d'habit tout déchiré le père avec ses grands cheveux blancs friselants au vent, le fils portant, tête basse, sa tuque rouge, et se faufilant tous deux dans un champ de blé que mes hommes avaient oublié de saccager.

Je tenais à faire un exemple et à montrer au jeune lieutenant Fraser que l'on ne bravait pas impunément les ordres du général Wolfe.

Je fis donc prendre le jeune homme par un sergent de confiance et le fis tuer à coup de tomahawk, sous les yeux paternels.

Puis ce fut le tour du vieux.

Ah ! pour celui-là, je fus miséricordieux.

Je me contentai de le faire fusiller, ce qui n'empêcha point mon sous-officier en verve de les scalper tous deux. (1)

Quel temps c'était là ! Saint-Joachim, Sainte-Anne, le Château-Richer, l'Ange-Gardien, Montmorency, tous ces villages flambèrent comme s'ils eussent été construits en tondre. (2)

(1) There were several of the enemy killed, and wounded, and a few prisoners taken, all of whom the barbarous Captain Montgomery, who commanded us, ordered to be butchered in a most inhuman and cruel manner ; particularly two, whom I sent prisoners by a sergeant, after giving them quarter, and engaging that they should not be killed, were one shot, and the other knocked down with a tomahawk (a little hatchet) and both scalped in my absence.

Journal of Lieut. Malcolm Fraser, 1759.

(2) We burned and destroyed upwards of 1,400 fine farm houses, for we during the siege were masters of a great part of their country along shore and parties were almost continually kept

On savait faire la guerre alors ! c'étaient le canon, la fusillade, la torche qui commandaient, tandis qu'aujourd'hui il faut y aller prudemment à grands coups de proclamations.

Madeleine n'avait pas entendu ces dernières paroles du général.

Elle s'était péniblement glissée hors de table, prétextant la fatigue, et avait regagné le fond de ses appartements.

Pourtant qui l'aurait vue se traîner le long du corridor, le front haut, l'œil humide et plein de lueurs fauves, n'aurait guère trouvé l'énervement sur ce visage pâle.

Dans sa pensée, le général Montgo-

out ravaging the country ; so that it will take them half a century to recover the damage.

Journal of the expedition up the river St. Lawrence publié dans le *New York Mercury* du 31 décembre 1859.

mery n'était plus qu'un vil meurtrier, et un étrange frisson passait sur cette frêle charpente de femme.

Deux cadavres muets se dressaient devant elle.

Les deux paysans, qui, sans tombes et sans prières, gisaient enfouis sous les guérêts de Saint-Joachim, étaient le père et le frère de Madeleine Bouvart !

Implacables, ils lui montraient qu'avant tout on se devait à la patrie.

III.

LA NUIT DU 31 DÉCEMBRE 1775.

La neige tombait drue et floconneuse.

Un vent de nord-est passait lugubre et mugissant, tordant le faîte des chênes et des pins qui se dressaient jadis le long du chemin Saint-Louis.

En haut, il faisait sombre et noir partout, et sur le sol, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne voyait qu'un immense linceul blanc s'allonger devant soi.

On aurait dit que le ciel écroulé s'en venait demander un point d'appui à la terre.

Les feux du bivouac étaient enfouis sous les draperies de la tempête, les chiens de ferme hurlaient au néant qui semblait les envelopper ; tout était triste et poignant dans cette terrible nuit du Nord, et pourtant une femme s'en allait au milieu du chaos.

Seule, en tête-à-tête avec la tourmente, elle allait toujours.

Le vent glaçait son voile, ses cheveux se roidissaient sous le givre, ses mains étaient bleuïes par les étreintes de l'onglée, son petit pied se retirait pénible-

ment d'un abîme pour retomber dans un abîme, et, sans souci de l'ouragan, isolée dans cet isolement, la pauvrette allait toujours.

Il fallait être trempé d'une volonté d'acier pour sortir par un temps pareil, et tantôt trébuchante, tantôt se relevant, elle allait toujours droit devant elle, lorsque tout à coup elle s'arrêta sous un des enlacements de la rafale.

Un qui-vive imperceptible venait de traverser la tempête.

Alors des ombres se rapprochèrent ; un chuchottement se fit entendre, et des groupes se perdirent au milieu des immenses spirales de neige que chassait devant lui le terrible Nord-est.

On faisait maigre et monotone vie dans le vieux Québec assiégé, bien que ses habitants dussent commencer à en pren-

dre l'habitude, car leur ville en était à son cinquième siège. (1)

Ce soir là, la tête courbée sur un monceau de cartes et de paperasses, le général Carleton dépouillait les rapports de grand' gardes et d'avant postes.

Son front était soucieux, ses joues ridées, et à mesure qu'il lisait, il paraissait s'être plongé dans la plus profonde des perplexités. L'ennemi ne faisait pas un mouvement ; en ville on savait qu'il manquait d'argent, de vivres, de munitions, que la maladie et la défection décimaient ses rangs, que la population restait neutre et indécise ; et, malgré ces informations précises, le général Carleton,

(1). Le siège de 1629 par Daniel Kerk ; en 1690 par l'amiral Phips ; en 1759 par le général Wolfe, en 1760 par le chevalier de Lévis et en 1775 par le général Montgomery.

en homme prudent, s'était décidé à ne pas remuer.

En ce moment d'inquiétude il se demandait si son rival, le général Montgomery, serait du même avis que lui.

Tout surchargé du poids de ce dilemme, le général anglais s'était levé, avait fait quelques tours dans sa chambre, tisonnant son feu et faisant tout ce qu'un honnête homme peut faire quand il a l'esprit mal à l'aise, lorsqu'un léger coup retentit à la porte.

Un aide-de-camp entra.

—Mon général, dit-il, une femme désire vous parler.

—Diable ! il se fait tard, capitaine, pour écouter encore des réclamations ; la journée s'est passée à cette besogne et voilà que l'on me gruge ma nuit.

Savez-vous ce qu'elle veut cette femme ?

—Elle assure qu'elle a quelques im-

portantes révélations à vous faire, et vous prie de l'admettre sur l'heure, mon général.

—C'est différent alors ; faites entrer, capitaine.

Madeleine Bouvart, toute frissonnante de froid et de vengeance, apparut sur le seuil.

—Quoi ! mademoisel'e, s'écria Carleton, vous ici ! mais à quel heureux hasard dois-je attribuer l'honneur de cette visite ?

—Veuillez le croire, ce n'est pas à votre proclamation, général ; mais comme je ne viens pas vous apporter ma rancune, vous me permettrez d'aller droit au but de ma visite. Cette nuit l'ennemi tente l'assaut de la ville ; à l'heure qu'il est, ses colonnes sont en marche, et comme le temps presse, je serai laconique, ce qui vous surprendra de la part d'une femme.

Alors Madeleine se prit à lui donner les détails du plan que Montgomery avait communiqué au colonel Levingston.

A mesure qu'elle parlait, le front du vieux général devenait radieux.

Si Carleton avait la prudence, je ne dirai pas de Fabius, ce qui sent un peu l'antique, mais j'écrirai de plus d'un ministre de ma connaissance, en revanche, à ses heures, il ne détestait pas de humer les parfums de la poudre. Depuis trois jours déjà, il flairait cette attaque ; mais son caractère indécis ne pouvait s'arrêter sur une certitude.

Madeleine Bouvart venait de la lui faire toucher, et, revêtant aussitôt son caban en fourrures et passant son épée, il se mit en devoir de sortir.

—Quant à vous, mademoiselle, dit-il en lui offrant galamment le bras, je vais vous remettre aux soins bienveillants de

madame Campbell, une brave femme qui se mettra en quatre pour vous.

Et comme sous la broderie de son dolman il sentait battre le petit cœur de Madeleine, il ajouta tout affectueusement :

—Vous qui avez été si brave, n'allez pas du moins vous effrayer du tintamarre de cette nuit. Nous ferons bonne et loyale garde ; puis, demain, s'il fait beau, en faisant la promenade, je vous montrerai comment on a su repousser les traîtres et les déserteurs du vieux drapeau anglais.

—Général, répliqua gravement Madeleine, soyez sans inquiétude sur mon compte ; une amie m'attend précisément dans cette maison blanche que vous voyez près du château St-Louis. Bonsoir, général.

—Bonsoir, mademoiselle, rêvez que nous avons la victoire et la paix.

Et le vieux général s'éloigna.

Madeleine tira alors de dessous sa mante un pistolet d'arçon et l'examina en se disant :

—Allez toujours, général ; vous n'avez affaire qu'au général Montgomery, tandis que moi, j'ai à faire justice de l'envahisseur de mon pays et du meurtrier de ma famille.

Et elle descendit par la côte de la Montagne, vers la rue Champlain.

A quatre heures du matin, toutes les colonnes ennemies étaient parvenues au rendez-vous assigné.

Rien à l'intérieur de la ville ne décelait que l'on s'était aperçu de leur présence. Rien au dehors n'indiquait à l'ennemi que l'éveil était donné, et que partout les postes avaient été doublés.

Tout à coup, deux fusées montèrent dans le ciel noir, et ce fut là le signal.

Alors la ville s'enveloppa dans une ceinture de fer et de feu.

Partout les détonations se croisaient.

La porte St-Louis tremblait sur ses gonds, le Sault-au Matelot versait la mi traille sur Saint-Roch. La porte St-Jean s'éclairait de sinistres lueurs. Une pluie de balles et de boulets s'engouffrait par la rue Champlain, et, frappant les rocs et les aspérités du cap Diamant, fractionnait projectile sur projectile.

Québec tout rajeuni sentait couler fièrement son sang dans sa veine large et généreuse, et retrouvait enfin son indomptable ardeur militaire.

La canonnade mêlait ses notes basses aux crépitements de la fusillade, et la mort semblait planer suspendue au haut de l'aile de la tempête qui passait

toujours, emportant dans ses replis l'année qui finissait et mêlant à la poussière de ses vanités beaucoup de sang et beaucoup de sanglots.

Il en fut ainsi jusqu'à la matinée ; puis tout se refit paix et silence.

Québec était sauvé des horreurs du sac et du pillage.

Dans la journée, on déblaya la neige autour des morts.

Presqu'au pied de la barricade de Près-de-Ville, on trouva le général Montgomery, tout ensanglanté et tout roidi par le froid. A ses pieds gisaient onze cadavres, et parmi eux une femme qui avait eu l'épaule arrachée par un boulet.

C'était Madeleine Bouvart.

Elle était morte pour une grande cause, en priant Celui qui pardonna sa sainte

patronne, la blonde Madeleine de la Thébaïde.

Dieu, sans doute, a su la juger plus haut que les hommes ; ceux-ci lui donnèrent l'oubli des vivants.

Carleton négligea l'humble nom dans ses dépêches . Québec ne fut pas reconnaissant, et l'histoire est restée muette sur l'héroïsme de la pauvre femme qui, sans guide, sans protection, sans conseil, ne trouva devant elle que la flatterie, la méchanceté, le mensonge ici-bas, et ne put vraiment donner sur terre que ce qu'elle avait au fond de l'âme, une prière suprême et le dévouement à la patrie.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

HUBERT LARUE

Je le vois encore assis dans ce fauteuil en cuir auquel il tenait tant, peut-être parce qu'il lui venait du juge Panet. C'était là qu'il aimait à causer.

— " La maison, disait-il, c'est une petite patrie renfermée dans la grande patrie, la patrie commune. Vous y retrouvez votre bon vieux canapé, vos livres, votre tabac et votre vieille pipe si bien culottée."

Et ses idées d'aller à tire-d'aile. Agriculture, lettres, beaux-arts, philosophie,

voyages, science, économie politique, tout était familier à ce docteur en médecine qui aurait voulu être notaire.

Il écrivait comme il parlait, et que d'enseignements n'avons-nous pas entendu tomber des lèvres de ce savant chrétien, aussi érudit que modeste, qui lisait Homère, Tacite, Tîte-Live, Horace, dans le texte, et faisait de la Bible sa lecture favorite.

Près du fauteuil du docteur, à gauche, il y avait une bibliothèque en bois d'érable. C'était l'arsenal. Nous y puisions nos armes pour la discussion. A droite s'allongeait une table carrée, où s'étalaient, lampes, pot-à-tabac, journaux, fioles de pharmacie, plumes, encrier, instruments de chirurgie, échantillons minéralogiques. Les manuscrits de l'écrivain avaient trouvé refuge dans un des tiroirs de ce meuble gigantesque.

Taille moyenne, large d'épaules, un peu voûté par le travail, par le poids du jour, voix brève, parole vibrante, figure sévère, cœur d'une sœur de charité, tel était celui que nous regrettons. Né à Saint-Jean de l'île d'Orléans le 25 mars 1833, de maître Nazaire LaRue, notaire, et de dame Adélaïde Roy, il appartenait par sa mère et par son père à cette vieille bourgeoisie canadienne-française qui fait l'orgueil et la force de notre race en Amérique. Elle seule a créé, elle seule continue cette Nouvelle-France si féconde, si vivace, si fidèle aux souvenirs, aux traditions du passé, si attachée à sa langue, à ses lois, à sa religion, si admirée aujourd'hui par ceux qui savent priser tout ce que peut faire le dévouement et les saines idées. Dieu bénit l'union du notaire LaRue. Treize enfants vinrent se grouper autour du foyer pa-

ternel, et ils furent élevés dans ces sentiments de droiture, de religion, d'esprit de travail qui firent l'honneur de la vie d'Hubert LaRue. Dès l'âge de neuf ans et demi, il était au séminaire de Québec, où il fit un cours rapide, brillant. Cinq ans après on le retrouve étudiant en médecine. L'Université Laval venait d'être fondée par l'énergie du grand-vicaire Casault et de ses collaborateurs : elle était à la recherche de tout ce qui pouvait donner de la force, du fonds, du prestige à ses chaires d'enseignement. D'avance les talents et le travail d'Hubert LaRue le désignaient au choix de ces hommes qui s'y connaissent en hommes, et il fut envoyé en Europe pour se former et puiser aux meilleures sources de la science. Un an de stage à l'Université catholique de Louvain, six mois d'études à Paris firent bientôt de l'élève

un maître, et à son retour en 1859, il fut nommé titulaire de chaires de chimie, de texicologie, d'histologie et de médecine légale.

En passant les épreuves du doctorat, Hubert LaRue avait choisi comme sujet de sa thèse, le suicide. J'ai relu dernièrement ce beau travail où une délicate question est traitée si habilement qu'on oublie le jeune homme pour ne voir en l'auteur qu'un médecin expérimenté qui aurait déjà un quart de siècle de pratique. Après avoir donné la définition du suicide, l'aspirant au doctorat nous décrit le suicide volontaire criminel, sans folie, causé par la débauche, les dégoûts de la vie, les chagrins domestiques, la honte, le remords, la souffrance physique, les humiliations de l'amour-propre, les revers de la fortune. Puis il passe au suicide volontaire excusable et au suicide

involontaire ou accidentel. Il nous démontre l'influence des saisons, des climats, des âges, de la civilisation sur cette mystérieuse maladie, qui quelquefois est épidémique, d'autres fois héréditaire. Il indique les remèdes les plus efficaces pour la combattre et termine par une curieuse étude, d'après les notes des abbés Durocher, Bolduc et Belcour, sur le suicide chez les sauvages de l'Amérique du Nord.

Cette thèse brillamment soutenue, valut à son auteur les félicitations de toute la jeunesse de l'époque et l'anneau d'or de docteur en médecine.

Un réveil littéraire se faisait alors au Canada. Nous ne pouvions guère oublier le succès que venait de remporter Huston avec la publication du *Répertoire National.* Le 21 février 1861, quelques hommes de lettres se réunis-

saient rue Buade, à l'atelier de MM. Brousseau, et y fondaient les *Soirées Canadiennes*. Parmi les noms de ces vaillants lutteurs, je retrouve celui d'Hubert LaRue, à côté de ceux de J. Chs Taché, de l'abbé Ferland, de notre grand historien Garneau, de Chauveau, Parent, Trudel, Fiset, Octave Crémazie, Gérin, Légaré, Fréchette. Ce fut aux *Soirées Canadiennes* que Hubert LaRue donna le manuscrit de son " Voyage autour de l'île d'Orléans," étude bien faite, et qui plaît autant par l'originalité de la forme que par les qualités du style. En 1863 on discuta la création d'un second recueil de littérature canadienne. Le *Foyer Canadien* fut imprimé ; et un bureau se constitua sous la présidence de l'abbé Ferland, avec Hubert LaRue comme secrétaire. Il publia dans cette revue une étude remarquable sur

les chansons populaires du Canada.

Aimant la lutte, le travail, les exercices de la pensée, cet esprit ardent, une fois dans la mêlée, ne devait plus la quitter. Depuis 1859, les études, les conférences, les livres, les travaux de tout genre se succèdent sans interruption sous sa plume. Toujours sur la brèche, Hubert La Rue combat vaillamment ; il défend ses idées ; il cherche, et presque toujours il trouve ce qui peut faire progresser et améliorer le Canada - français. L'instruction publique, les industries, l'agriculture, attirent l'attention de ce penseur. Ce dernier art est surtout pour lui plus qu'une question patriotique, plus qu'une question politique. Il en fait une question religieuse, assurant à qui veut l'entendre que le sort du Canadien-français catholique est entièrement entre les mains du cultivateur.

Chez Hubert LaRue, il y a deux notes prédominantes. La gaiété, la tristesse.

Relisez, dans le premier volume de ses mélanges historiques et littéraires, les pages qu'il consacre à " Nos qualités et nos défauts." Tour à tour il s'y montre philosophe profond, homme de cœur, écrivain spirituel, mordant. Les notaires, les avocats, les médecins, subissent les traits de ce rieur de bon aloi, qui est de l'avis d'Horace : *Castigat ridendo mores.*

Hubert LaRue excelle dans ces descriptions canadiennes qui font dire à plus d'un de nos compatriotes d'outre-mer :

—Serait-ce dans la Nouvelle-France qu'il faudrait retrouver l'ancienne ?

Les pages qu'il consacre à son endroit natal, à l'île d'Orléans, sont belles, érudites, écrites sans effort. Il nous parle de nos danses rondes, de nos chemins

d'hiver, du feu de la Saint-Jean, des sorciers de l'île, des loups-garous, de la chasse-galerie, en termes aussi graphiques, aussi fidèles que le ferait notre meilleur coloriste canadien-français, Aubert de Gaspé.

—" Pourquoi, disait-il, ma plume se refuserait-elle à retracer ces légendes naïves qui peignent si bien la bonne foi de nos ancêtres? Ceux qui nous ont légué ces contes les racontaient au bivouac, au milieu de la forêt, à la belle étoile, entre le combat du jour et celui du lendemain. Et ces héros, soldats aussi fiers sur le champ de bataille que citoyens paisibles à la chaumière, versaient des larmes en les transmettant à leurs enfants : car, pour eux, c'était le souvenir de leur belle Normandie, ou de leur noble Bretagne qui se retraçait à leur esprit. Ainsi donc pourquoi ne pas les rappeler ? "

Et il l'a fait dans des lignes chaudes, émues, qu'on aime à relire au coin du feu, quand le vent de bise passe et que l'on trouve bon de remonter vers le passé.

L'œuvre principale de celui que nous

regrettons, est à mon avis son " Histoire populaire du Canada," racontée à ses petits enfants, par madame Genest.

Nous avons souvent ri de bon cœur avec ce Canadien-français qui connaissait à fonds Molière, Rabelais, mais sur cette figure si franche, si sensitive, le sourire n'avait jamais de longue durée. Le voici soudain sombre, pensif. Découvrez-vous, nous allons ensemble au champ des tombes.

— " De gros nuages noirs vont se précipitant dans l'espace et se roulant sur un ciel gris foncé ; on dirait les lambeaux déchirés d'un immense drap mortuaire étendus sur une vaste bière de plomb.

" Marchons à pas lents, car la neige crie sous les pas.

" Une grande croix noire se dessine aux regards, avec ses deux bras étendus ; elle paraît s'élever et se dresser menaçante, comme pour protéger ces milliers de morts qui reposent à ses pieds et dorment leur dernier sommeil.

" La palissade est franchie. Mille voix s'élèvent de ces cendres à peine refroidies, et qui se m-blent se ranimer au bruit de nos pas ; voix aigres, lugubres, criardes ; voix de fantômes, voix des morts.

" Tout parle, tout pleure, tout gémit dans un cimetière au milieu de la nuit.

" C'est un glaçon qui se détache et qui en tombant résonne sur le verglas comme le son d'une cloche

" C'est une branche qui, raide et glacée, se brise et se casse, nouveau cadavre qui s'affaisse, rongé par la dent impitoyable du temps, et qui vient ajouter son nouvel atôme à la poussière des morts

" C'est un clou qui se déplace. C'est un grain de sable qui tombe sur un cercueil déjà vide.

" C'est la planche d'un cercueil qui se disjoint et se rompt.

" Et partout de petites croix noires, autour desquelles s'enroulent de frêles arbustes : c'est la vie qui ne peut se soutenir qu'en s'appuyant sur ces faibles monuments de la mort.

" Et les bouffées de la bise sont encore plus froides, plus humides, plus glaciales.

"Là..... une terre fraîchement remuée, gouffre avide dont l'ouverture est fermée temporairement par deux planches.

"Et ce gouffre est le palais des cercueils !

"L'eau s'infiltre à travers le tuf et suinte au plafond ; et... goutte à goutte,..... elle tombe..... tombe.... tombe... et tombe toujours ; et chacune des gouttes marque un de ces instants passagers, qu'on appelle les instants de l'éternité !

"Et ce lieu est tellement le lieu du repos, tellement le lieu du silence, que malgré vous, vous retenez votre haleine, et le plus léger souffle qui s'échappe de votre poitrine retentit à notre oreille comme un son rauque d'agonisant, comme un râle de moribond.

"Courage ! ouvrons un de ces cercueils, car il est bon de voir les morts et de converser avec eux.

"Et le fer aigu a grincé, et les clous rouillés ont cédé.

"Voyez.

"Un drap blanc..... un suaire blanc. Yeux caves, joues creuses, bouche ouverte, taches bleuâtres, livides, noirâtres, sueur visqueuse, gluante qui retient notre main malgré nous

" Le reconnaissez-vous ?

.....

" Un jour, je serai comme cela, moi aussi "

Nous sommes loin de la note gaie que je vous indiquais il y a un instant. Hoffmann, Edgar Poë, Baudelaire, ne faisaient pas vibrer une plainte plus triste, plus émue, plus lugubre que celle que vient de pousser Hubert LaRue.

Méry, qu'il aimait à citer, résume ainsi l'existence :

Un jour de fête,
Un jour de deuil,
La vie est faite
En un clin d'œil.

Le psalmiste la compare à un navire, à un nuage, à une ombre. *Sicut nubes, quasi naves, velut umbra.* Celle d'Hubert LaRue n'a pas même dépassé la

moyenne accordée aux hommes. Il est mort à quarante-huit ans. Mais en retour comme cette vie a été bien remplie. Scrutez-la avec moi. Il est bon de causer avec les morts, nous a-t-il dit : eh bien ! causons. Demandez-lui ce qu'il a fait pour la race canadienne-française. Tout son tact, toute sa droiture, toute son expérience des choses et des hommes ont été mis au service des siens. Personne mieux que lui ne sait traiter les grandes questions qui nous touchent de près. Pour les mères il écrit sur la manière d'élever les jeunes enfants. A ceux-ci il fredonne, il rappelle les chants populaires qui jadis ont bercé l'aïeule et mené les ancêtres au combat et au défrichement. Aux étudiants il lègue la science, l'amour du travail, le respect de la discipline. Aux maîtres, à ses pairs, il laisse le souvenir de son érudition, de son affabilité, de son

habileté dans l'art, plus que difficile, de bien enseigner. Aux lettrés, il démontre le respect de la langue, l'exactitude dans les recherches, l'élévation des idées, la pureté du style. Aux ouvriers il est tou jours de bon conseil et il les convainc par le sens pratique. Aux cultivateurs, il ne cesse de dire qu'ils sont la patrie, et que, chefs du sol, ils doivent se méfier du luxe, de la prodigalité, de la routine, de l'esprit de division et de dénigrement. A tous, il ne cesse de répéter qu'il faut méditer l'histoire de notre passé et que c'est ainsi que nous apprendrons le respect, l'attachement dûs à notre religion, à notre langue, à nos lois. Pour en arriver à ces buts multiples tout lui est bon : conférences, livres, brochures, inventions utiles, articles de journaux, causeries. Et vous croyez qu'après cette tâche, Hubert La-Rue a fini ce qu'il s'est si noblement pro-

posé. Non, tout ceci n'est que le repos accordé après le travail obligatoire, accompli. Ces grandes choses ne se pensent, ne s'écrivent qu'après une journée de labeur, de cours donnés, d'analyses chimiques, de conseils médico légaux, de soins rendus pendant le jour à l'hôpital, au dispensaire, à la maternité, à l'Hôtel-Dieu, pendant le jour et la nuit à sa clientèle.

Quand un homme de cette force s'éteint, le deuil d'une famille s'étend à toute une race.

Patriote et convaincu, rien n'humiliait autant Hubert LaRue que lorsqu'il se trouvait en tête-à-tête avec un de ces livres où la science moderne explique comment elle trouve le néant.

"— Depuis un quart de siècle, écrivait-il, il a été dans mes attributions de suivre pas à pas

l'évolution de la science contemporaine. Les secrets nouveaux que la nature a révélés au microscope, je les ai scrutés, les phénomènes nouveaux que les réactifs chimiques ont fait naître, je les ai constatés Et après tout cela, je me demande où nous en sommes. La réponse est facile....

" On peut bien jouer sur les mots, substituer un vocable nouveau à un autre déjà vieilli, mais le fait dominant reste :

" DIEU ! "

Voilà ce que professait, voilà ce que pensait Hubert LaRue. Et n'a-t-il pas raison ? La vie remonte à la vie, c'est-à-dire à l'éternité. Et la vie se compose des infiniment petits comme des êtres les plus perfectionnés, des vibrions, des bactéries, des microbes aussi bien que de l'homme. Qui les a créés ?

—La vie ! la vie ! prétend la science moderne.

—DIEU ! répond Hubert LaRue.

J'ai étudié le lettré, le savant, le patriote, voilà le vrai philosophe et le chrétien !

Marié à mademoiselle Alphonsine Panet, le docteur LaRue trouva le bonheur terrestre dans la vie domestique. De beaux enfants faisaient la joie de la maison, lorsque la mort vint frapper à cette porte si bien close à tous les bruits du dehors. Une maladie rapide enleva Hubert, le fils aîné ; la phtisie emporta, à l'âge de dix-neuf ans, Alphonsine, grande brune, aux yeux doux, rêveurs, vrai type de la beauté, de l'éducation, de la distinction canadienne-française. Dès lors la pensée du savant se tourna vers les mystères de la tombe. Il ne souriait plus.

— La maison natale, l'église, le cimetière, disait-il souvent, le cimetière surtout, voilà la patrie.

Au milieu d'une dissertation, d'une conférence, dans un salon, chez un ami, chez lui, au milieu d'un cours, son œil se voilait. Il balbutiait, terminait brusquement par un trait, par un axiôme. Les uns ne constataient que de l'originalité. Ceux qui le connaissaient mieux n'y voyaient que des larmes. Son esprit ailleurs planait sur ces tombes chéries, dans ce petit cimetière, où il m'entraîna par une nuit de clair de lune, et où pendant plus d'une heure il s'agenouilla et sanglota comme un enfant.

Après tous ces départs, il ne faut pas s'étonner si le père s'en est allé vers ses enfants. Huit jours de maladie suffirent. L'avant-veille de sa mort, on vint lui dire qu'un laboratoire qu'il faisait construire chez lui était terminé. Il sourit et regarda son crucifix. N'était-ce pas là qu'était la vraie, l'unique science ?

Maintenant il attend l'heure de la résurrection dans le cimetière de l'île de Saint-Jean d'Orléans, dans l'endroit chéri, arrosé de ses larmes, où pour lui était le cœur de la patrie. Il dort au pied de son père, entre ses enfants, au bruit de ce " mugissement vague, sourd, indéfinissable dans sa grandiose splendeur, qui s'élève du grand fleuve ". Cette description est de lui.

La dernière page de son dernier livre se termine ainsi :

J'y rêve bien souvent à mon bon cimetière.
J'y rêve aussi souvent à cette bonne bière
Où blanchiront mes os.
J'aurai pour me pleurer les larmes d'une mère,
D'un enfant bien-aimé l'efficace prière,
Et l'éternel repos.

Voilà sa dernière pensée.

Dans ses jours de tristesse, Hubert LaRue aimait souvent à me répéter les vers du "Cimetière neuf" de Blanchemain, de ce grand poète français mort il y a peu de temps. Y avait-il assimilation d'idée ? Avaient-ils tous les deux l'entraînement, la fascination de l'éternité ? Je ne le sais, mais il me paraît y avoir une touchante union entre ces deux âmes.

Dans le cimetière aux murs blancs,
Où ne repose encor personne,
Ont poussé des blés opulents,
Et pour le pauvre on y moissonne.

Seigneur, quelque jour dans ces murs
On moissonnera pour vos granges :
Nos morts seront les épis mûrs,
Les moissonneurs seront vos anges.

Pourvoyeurs de vos cieux d'azur,
Ils feront la récolte humaine,
Gardant pour vous le froment pur
Et jetant la stérile graine.

Dans le cimetière aux murs blancs
Faites, quand je serai sous l'herbe,
Qu'un de vos anges consolants
Me trouve assez mûr pour sa gerbe.

Que me reste-t-il à vous dire ? L'épi mûr a été cueilli. Hubert LaRue n'est plus ici, mais Dieu qui n'oublie pas les siens a laissé à sa famille, à ceux qui le pleurent, le messager de son choix. Depuis la nuit où " au nom du Père " il consola le Christ au moment de la défaillance suprême, cet envoyé ne visite plus que ceux qui prient, qui croient, qui

espèrent. L'Evangile l'appelle l'ange du Jardin des Oliviers. Ceux qui souffrent le nomment l'ange de la Résignation.

FAUCHER DE ST-MAURICE.

TABLE DES MATIÈRES

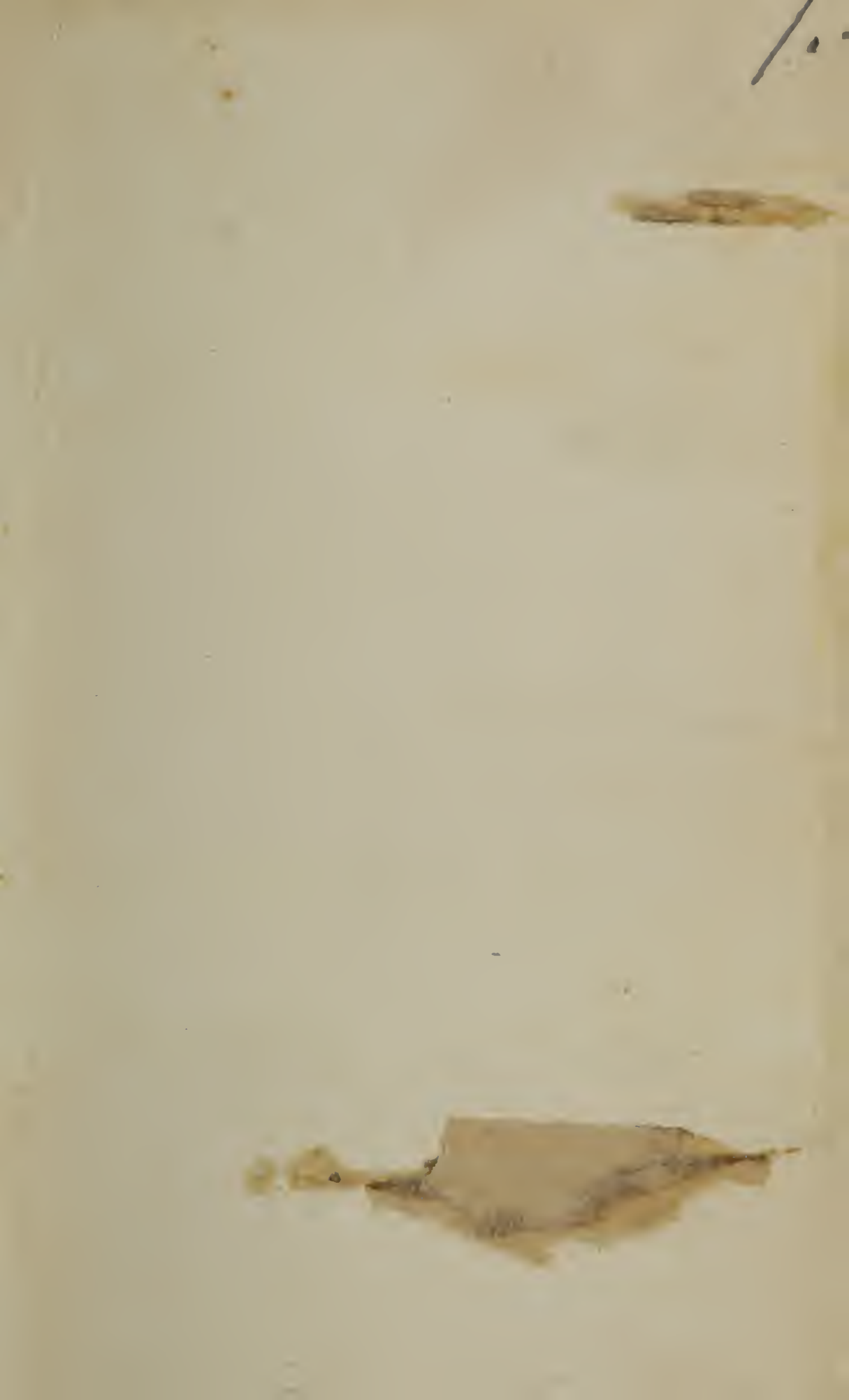
PAGES

AVANT-PROPOS V

Biographie de M. Faucher de Saint-Maurice 1

A travers les œuvres de M. Faucher de Saint-Maurice..... 63

— Adieu, va ! 65

— Madeleine Bouvart 81

— Hubert LaRue..... 119